

Pinault Collection

Exposition
Bourse de Commerce
04.03 — 24.08.2026

Clair-obscur

Avec les œuvres de

FRANK BOWLING / JAMES LEE BYARS / BRUCE CONNER / TRISHA DONNELLY / JEAN DUBUFFET /
ALBERTO GIACOMETTI / ROBERT GOBER / PIERRE HUYGHE / SAODAT ISMAILOVA / LAURA LAMIEL /
VICTOR MAN / MARIA MARTINS / JEAN-LUC MOULÈNE / FUJIKO NAKAYA / BRUCE NAUMAN /
PHILIPPE PARRENO / SIGMAR POLKE / CAROL RAMA / GERMAINE RICHIER / LOUIS SOUTTER /
ALINA SZAPOCZNIKOW / YVES TANGUY / WOLFGANG TILLMANS / ROSEMARIE TROCKEL / BILL VIOLA /
DANH VÕ / MARY WIGMAN

Avec le soutien de Saint Laurent par Anthony Vaccarello 

Sommaire

P. 02	Introduction
P. 03	Parcours de l'exposition Ronde Salon / Galerie 2 / Auditorium / Studio / Foyer: « Nocturne » Passage / Salle des machines: Laura Lamiet Galerie 3: Victor Man Galerie 4: « Germination » Galerie 5: « Incandescence » Galerie 6: « Brouillard » Galerie 7: « Ombres »
P. 21	Biographies des artistes
P. 26	Évènement
P. 27	Visuels disponibles
P. 29	Autour de l'exposition Publications Informations pratiques Médiation Activités jeune public
P. 33	Annexes Pinault Collection Les expositions de la Collection Pinault

Pinault Collection
Direction de la communication
Thomas Aillagon
taillagon@pinaultcollection.com

Claudine Colin Communication
Aristide Pluvinage
aristide.pluvinage@finnpartners.com
Louise Maurer
louise.maurer@finnpartners.com
T +33 (0)1 42 72 60 01

Introduction

À travers une sélection d'une centaine d'œuvres de la Collection Pinault, et pour la première fois certaines modernes, l'exposition « Clair-obscur » propose un parcours qui traverse l'héritage du *chiaroscuro*¹ dans les enjeux du temps présent. La Bourse de Commerce se transforme en un paysage à la fois luministe et crépusculaire, invitant le visiteur à une expérience sensible où se confrontent visible et invisible: le clair-obscur y apparaît comme un langage visuel et symbolique renouvelé, un ressort narratif, un principe philosophique, qui exprime à la fois la matérialité de la lumière et les zones d'ombre de l'inconscient.

« “Le contemporain est celui qui fixe le regard sur son temps pour en percevoir non les lumières, mais l'obscurité. Tous les temps sont obscurs pour ceux qui en éprouvent la contemporanéité. Le contemporain est donc celui qui sait voir cette obscurité, qui est en mesure d'écrire en trempant la plume dans les ténèbres du présent” », analyse Giorgio Agamben. Prenant pour appui la réflexion du philosophe italien, l'exposition “Clair-obscur” emprunte son titre au fameux *chiaroscuro* qui s'invite dans la peinture depuis le 16^e siècle, le maniérisme et l'âge baroque, à l'image de l'œuvre du Caravage qui en intensifie l'usage, plongeant le monde terrestre dans l'obscurité, tandis que des rayons de lumière accentuent la tension dramatique et les enjeux spirituels sous-jacents à l'œuvre. Poursuivant ce voyage au cœur des ténèbres, Goya emporte dans son œuvre toute la part sombre de l'humanité, et le clair-obscur, tel qu'il le parachève, nimbe toujours de sa profondeur et de son mystère la création contemporaine, en particulier, celle de **Sigmar Polke**, dans sa chapelle hallucinée *Axial Age* (2005-2007). **Philippe Parreno**, qui revisite les peintures noires de la *Quinta del Sordo* à la flamme de la bougie, rappelle combien ce cycle alchimiste a ouvert les vannes de la sensibilité moderne. L'influence du clair-obscur se fait autant sentir dans la palette sourde des toiles énigmatiques et mélancoliques de **Victor Man** — dont un ensemble de peintures est présenté en Galerie 3 — que dans la poétique des œuvres de **Bill Viola**, qui s'inspire des maîtres anciens pour faire advenir, dans une temporalité ralentie, des corps qui émergent de l'ombre.

Laura Lamiel dépose quant à elle, dans les vingt-quatre vitrines du Passage, des œuvres où se nichent des états d'âme, des bruissements atmosphériques ou des chimères matiéristes qui tentent de donner forme à ce qui est invisible ou volatile: la mémoire, les affects, les émotions et les états mentaux qu'elle révèle de l'ombre et fait vibrer en se servant de la lumière, selon ses mots, “de façon vitale, comme si je travaillais avec des pinceaux”. Cette carte blanche réunit ainsi un corpus d'installations spécifiquement imaginées pour cette présentation, où la couleur et la lumière tiennent un rôle essentiel, et où se joue un répertoire de formes sensibles constituées d'objets trouvés, de collections et de certaines taxonomies de matériaux qui contrastent avec les surfaces immaculées de l'acier qu'elle éclaire avec des tubes fluorescents.

Sous le dôme zénithal du musée, avant de s'évaporer et de laisser place, à l'été, à l'œuvre de brouillard de **Fujiko Nakaya**, celle de **Pierre Huyghe**, *Camata* (2024), s'ancre dans la scène circulaire de la Rotonde qui se meut en amphithéâtre hors du temps. S'y déploie le rituel métaphysique filmé par l'artiste dans l'immensité du désert d'Atacama, au Chili, invitant à une méditation où la place de l'humain dans l'univers — de la nuit au jour, de l'ombre à la lumière, de la terre au ciel, du rituel au cosmos, de l'humain au non-humain — se rejoue sans cesse. » — Emma Lavigne, commissaire de l'exposition

Commissariat général:

Emma Lavigne, directrice générale et conservatrice générale de la Collection Pinault

Commissariat de Victor Man:

Jean-Marie Gallais, conservateur, Pinault Collection

Commissariat de Laura Lamiel:

Alexandra Bordes, responsable de projets curatoriaux, Pinault Collection

1. Apparue à la Renaissance, le *chiaroscuro* — « clair-obscur » en français — désigne une technique artistique qui joue sur les contrastes entre l'ombre et la lumière pour attribuer relief et profondeur à une image. Notamment popularisé par Le Caravage, il est devenu un moyen d'exprimer des émotions artistiques et continue d'influencer aujourd'hui le cinéma et la photographie.

2. Giorgio Agamben, *Qu'est-ce que le contemporain ?*, Paris, Payot & Rivages, coll. « Rivages poche/Petite bibliothèque », 2008, p. 19-22.

Parcours de l'exposition

ROTONDE

PIERRE HUYGHE

Jusqu'au 22 mai 2026



Pierre Huyghe, *Camata*, 2024, robotique alimentée par apprentissage automatique, film autogénéré, édité en temps réel par des algorithmes d'apprentissage automatique, son, capteurs. Pinault Collection. © Adagp, Paris, 2026.

Le film *Camata* (2024) de Pierre Huyghe (né en 1962, France) est présenté en majesté au cœur du musée et invite à une méditation sur la place de l'être humain au sein d'un univers régi par la technologie. L'hybridation de la mort à la vie, de la réalité à la fiction, du corps au paysage, du passé au présent et au futur, de la nuit au jour, de l'ombre à la lumière, de la terre au ciel, du rituel au cosmos, de l'humain au non-humain s'y rejoue sans cesse.

« Dans la Rotonde, *Camata* dévoile un paysage entre jour et nuit où se joue un étrange ballet robotique. Orchestré par des algorithmes d'apprentissage automatique, le rythme des images est en perpétuelle transformation. Un ensemble de machines exécutent un rituel de nature inconnue autour d'un squelette humain découvert sans sépulture dans le désert d'Atacama, au Chili. Hanté par la découverte de ce corps mort reposant entre le sol et l'infini du cosmos, Pierre Huyghe invente ici un rituel à la fois archaïque et technologique, où des bras mécaniques s'animent autour du squelette en une chorégraphie lente et précise comme une autopsie. Ils manipulent avec délicatesse des sphères de verre et des amulettes accomplissant les gestes d'une cérémonie funéraire et métaphysique, invitant à une médiation sur la place de l'humain au sein d'un monde en mutation régi par la technologie. » —Emma Lavigne

« En 2015, j'ai fait face à ce corps, c'était une image qui existait dans la réalité avant sa saisie photographique. C'était dans un lieu très particulier, situé dans le plus vieux et le plus sec désert du monde, donc le plus éloigné d'une forme de vie. La NASA y teste des détecteurs de vie pour les exoplanètes, le plus grand télescope astronomique et la plus grande centrale solaire l'Amérique du Sud y sont installés. Au milieu de ces instruments tournés vers d'autres astres, il y a ce squelette allongé sur le sol rocaillieux du désert, s'y confondant, dans une position de dormeur au bord d'un ruisseau asséché.

En pensant à une entité qui puisse s'auto-construire et s'auto-présenter à travers un film, est venue l'idée d'une opération, d'un ensemble d'actes se déroulant autour de ce corps. À ses côtés se trouvent des bras robotiques sortant du sol, initiant des gestes, prenant des éléments, des objets, pour les assembler, ils font des configurations, des géométries, des symboles qui entourent ou traversent le corps devenu scène. Leurs actions produisent des sons, des musicalités. Cela se répète, sur plusieurs jours et plusieurs nuits, idéalement sur plusieurs années, en *live*. Un ensemble de capteurs dont des caméras enregistrent pendant qu'un héliostat renvoie la lumière ou saisit ce qui se passe.

On pense rapidement à quelque chose de l'ordre du rite funéraire, à une opération chirurgicale ou au théâtre anatomique; on peut y voir la constitution d'une nouvelle subjectivité en train d'apprendre ou la naissance d'une transaction métaphysique étrange entre ces différentes réalités. C'est un échange symbolique et énigmatique entre l'inexistant et le disparu, un jeu qui ne produit rien, ni résultat ni sens.»—Pierre Huyghe, *Extrait d'interview avec Anne Stenne publiée dans le catalogue d'exposition «Liminal», Punta della Dogana, Venise, 2024, Pinault Collection.*

FUJIKO NAKAYA

Du 3 juin au 20 septembre 2026



Fujiko Nakaya, *Foggy Forest, Fog Environment #47660, Children's Forest*, 1992. Parc mémorial Showa, Tachikawa, Tokyo, Japon.

À l'approche de l'été, la Rotonde de la Bourse de Commerce se transforme en site aux contours incertains, où les visiteurs apparaissent et disparaissent dans un épais nuage blanc fait de vapeur d'eau : une *Fog Sculpture* — «sculpture de brouillard» — de Fujiko Nakaya (née en 1933, Japon) intitulée *Cloud #07150*.

«Travaillant toujours à partir d'un contexte donné, l'artiste crée une rencontre exceptionnelle entre le brouillard et la Rotonde de Tadao Ando, lieu intérieur. Fujiko Nakaya ne figure pas le brouillard, elle le sculpte. Ce surprenant matériau artistique est un phénomène naturel qu'elle produit à l'aide d'un système complexe de pompes à haute pression et de rangées de buses qui émettent des microgouttelettes d'eau identiques à celles du brouillard. Naturel par sa composition et son développement, il est artificiellement produit par l'artiste. Quand elle renonce à la peinture au milieu des années 1960, c'est pour se livrer quelques années plus tard à une expérimentation d'envergure : celle de la production de brouillard à grande échelle, désormais dans un espace autre que celui de son atelier. [...]

En 1969, elle invente, en collaboration avec l'ingénieur Thomas Mee, un «système/dispositif permettant de produire une sculpture de nuage à partir d'un brouillard d'eau». Si cette recherche témoigne d'une conscience écologique assurée, elle relève aussi d'une position artistique forte qui invite le public à traverser l'œuvre pour en faire l'expérience autant qu'à la contempler, excluant d'emblée tout procédé chimique. Ce phénomène du brouillard, instable et éphémère par nature, en perpétuelle métamorphose, exige — pour un très relatif apprivoisement — que l'on connaisse les lois physiques de sa formation et de sa dissipation. [...]

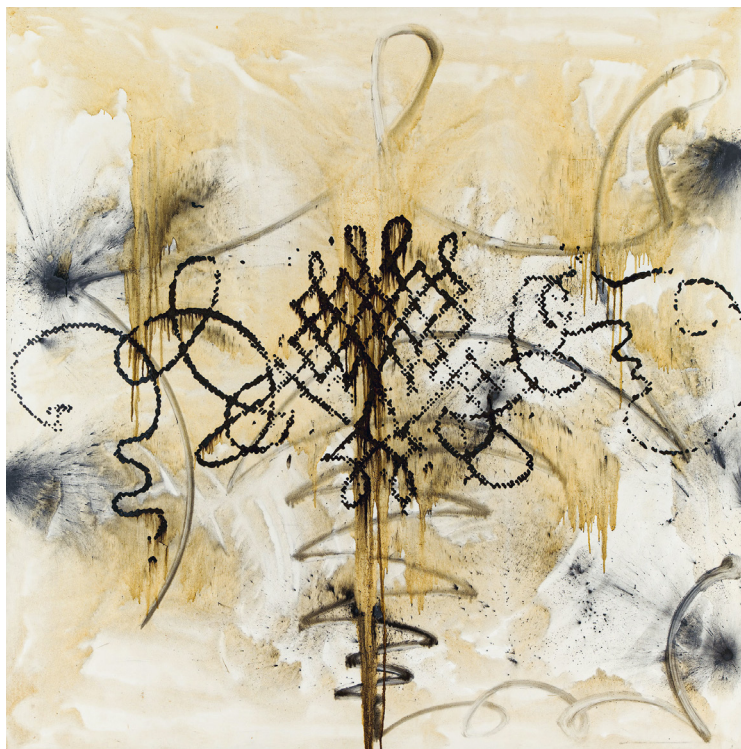
La Rotonde de la Bourse de Commerce est un espace vertigineux dont les deux tiers supérieurs sont occupés par une toile panoramique marouflée, surmontée d'une coupole. Au sol, au centre, le cylindre de béton de l'architecte japonais Tadao Ando redouble la circularité du bâtiment tout en restant ouvert pour tous les points de vue possibles, autour comme à l'intérieur de l'œuvre. Le brouillard, principal objet du regard, peut opérer aussi un blocage de la vue, même temporaire, une sorte d'anti-panoptique susceptible de mettre à mal l'observation, la défiant en permanence par des transparences éphémères et partielles. La question n'est plus celle du point de vue, unique ou multiple, mais de la visibilité. D'un balcon du 1^{er} étage, une vue d'ensemble plongeante permet de contempler une mer de nuages. Sculpter à l'intérieur du musée, c'est aussi permettre un voyage à l'intérieur de soi [...].»—Anne-Marie Duguet, *Extrait du catalogue de l'exposition*

Nocturne

Dans cette section, les œuvres de la Collection Pinault sont en résonance avec le *chiaroscuro* de Goya (1746-1828) qui, au crépuscule de sa vie, se réfugie dans sa dernière demeure madrilène, *La Quinta del Sordo*. Peignant à même le mur, l'artiste espagnol hanté par les fantômes de son monde intérieur et sa vision politique pessimiste y donna libre cours, entre 1820 et 1823, à ses visions hallucinées, les *Pinturas negras*, dominées d'un noir nuancé d'ocres et de terres. Tandis que le sous-sol de la Bourse de Commerce se transforme en un espace souterrain qui invite à plonger dans son obscurité, pour découvrir des œuvres vidéo où le clair-obscur devient principe narratif autant que visuel, le rez-de-chaussée réunit, lui, des images où s'opère une alchimie entre transgression et sacré.

SALON

Sigmar Polke

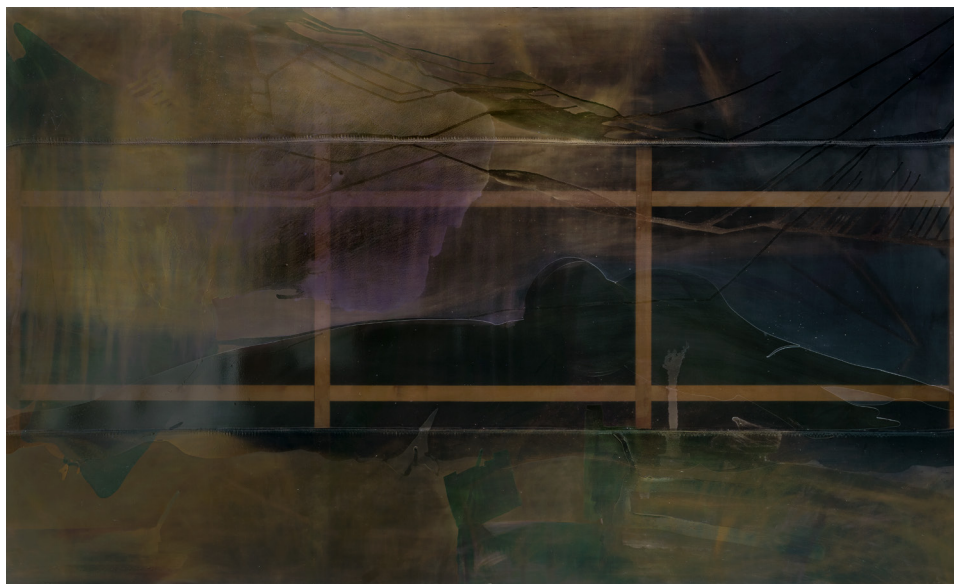


Sigmar Polke, *Schleife — Gebetbuch Maximilian*, 1986, résine, graphite, pigment, émulsion sur toile, 250,2×250,2 cm. Pinault Collection.
© The Estate of Sigmar Polke, Cologne / Adagp, Paris, 2026.

Dans le Salon, deux œuvres majeures de **Sigmar Polke** (1941-2010) se répondent par leurs trames, l'entrecroisement de leurs motifs et leurs gammes chromatiques : *Treppenhause* (1968) et *Schleife — Gebetbuch Maximilian* (1986). Cette dernière « naît de la volonté d'une poursuite thématique de son étude d'Albrecht Dürer, avec une attention particulière pour les arts graphiques, et plus précisément pour les dessins marginaux, les cercles, les spirales et les boucles en marge des représentations allégoriques. Il s'agit de l'une des deux peintures pour lesquelles Polke reprend les motifs ornementaux du célèbre livre de prières [de Maximilian] qui, dans sa version imprimée (d'abord à dix exemplaires), imite les enluminures réalisées à la main. Les lignes sinueuses chez Dürer sont des démonstrations époustouflantes de la maîtrise virtuose inconsciente du trait d'estompe. Le libre cours laissé au crayon encercle la symétrie et laisse apparaître une alternance de fioritures et de formes pointues, qui se transforment en courbes élégantes et élancées. La référence faite par Sigmar Polke laisse apparaître la représentation de la perfection comme une intuition inaccessible, mais sous une forme de beauté renaissante, d'une sensualité éblouissante. [...] De même, le support de l'œuvre, qui met en avant la matière, se situe à la frontière de l'extra-artistique. Le vernis semi-transparent rappelle la résine et les phénomènes météorologiques, les inclusions sombres quant à elles évoquent des explosions et des traînées de poudre. » —Bice Curiger

GALERIE 2
Jusqu'au 9 août 2026

Sigmar Polke



Sigmar Polke, *Axial Age* (détail), 2005-2007, 9 panneaux, résine artificielle, pigment sec sur tissu. Pinault Collection.
© The Estate of Sigmar Polke, Cologne / Adagp, Paris, 2026.

Figurant tour à tour un vaste miroir liquide d'où surgissent les spectres du passé et une matrice organique, indistincte, où se forment les images en gestation d'un monde à venir, les neuf panneaux qui composent *Axial Age* (2005-2007) — chef-d'œuvre de la Collection Pinault réalisé par **Sigmar Polke** à l'occasion de la 52^e Biennale de Venise en 2007 — font référence au concept éponyme théorisé par le philosophe Karl Jaspers dans *L'Origine et le sens de l'histoire* (1949). L'auteur considère la période de l'Antiquité comme un moment d'extraordinaire vitalité spirituelle avec des penseurs tels que Confucius, Bouddha, Homère ou Platon. Les leitmotifs propres au travail de Sigmar Polke transparaissent à travers les différents tableaux qui composent *Axial Age*: sur le plan formel, la volonté de faire de la toile picturale un écran translucide, le recours aux techniques de la peinture ancienne, associées à d'autres composites; sur le plan signifiant, le refus d'adhérer à un langage visuel unique, l'intérêt pour les symboles alchimiques et l'appropriation dans un grand syncrétisme de fragments iconographiques divers.

James Lee Byars



James Lee Byars, *Byars Is Elephant*, 1997, corde, tissu doré, dimensions variables. Pinault Collection.

Non loin de ce cycle pictural monumental, une autre sorte de chapelle réunit les œuvres de **James Lee Byars** (1932-1997) qui éclairent la quête d'incandescence spirituelle menée par cette figure énigmatique de la scène américaine émergeant à la fin des années 1960. Si l'or est sa teinte emblématique, symbole

du sublime, du sacré et de l'immortalité, ses œuvres présentées ici composent un mausolée de lumière. Un simple clou exposé dans un écrin d'acajou prend l'aura d'une relique: une référence au supplice du Christ, mais aussi une réflexion sur notre propension à fétichiser les objets; un cylindre couvert de feuilles d'or, *The Golden Tower* (1974) irradie la pièce: baroque minimal, il devient un axe lumineux reliant la terre au ciel; une sphère de 3333 roses rouges invite à méditer sur l'impermanence et la mort. Cette réflexion est poussée à son paroxysme dans *Byars is Elephant* (1997), œuvre ultime conçue au Caire en Égypte peu avant sa mort. Alliant la corde en poil de chameau, matière humble, à l'or des pharaons tout-puissants, cette installation érige un tombeau métaphorique: la sublimation du corps mourant.

AUDITORIUM / FOYER

Saodat Ismailova



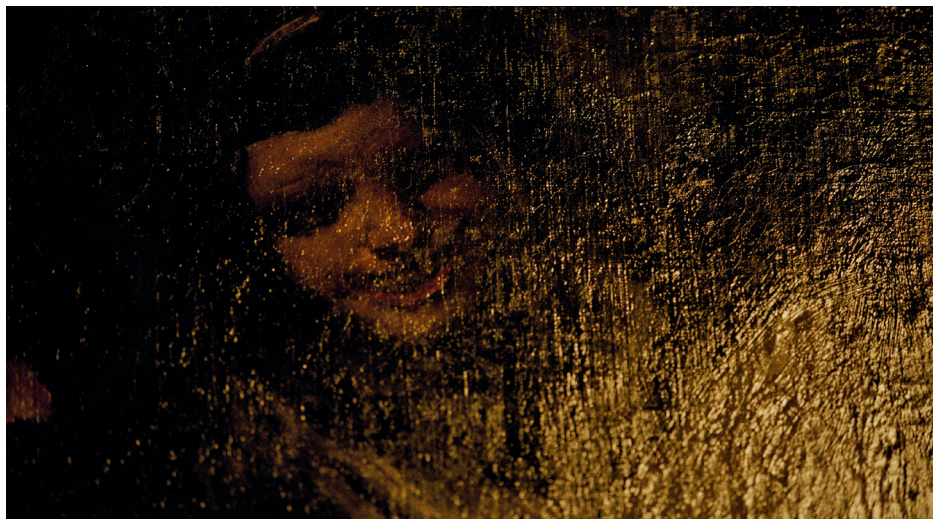
Saodat Ismailova, *Melted into the Sun*, 2024, vidéo monocal, couleur, son 5.1, 40 min. Courtesy de l'artiste.

«**Saodat Ismailova** (née en 1981, Ouzbékistan), cinéaste et artiste, utilise le cinéma pour écrire à son tour une œuvre palimpseste qui entremêle les temporalités, les souvenirs, mythes, rituels et rêves qu'elle fait coexister avec l'histoire et la vie quotidienne. La stratification des images témoigne de la complexité culturelle et historique de sa région, après la domination soviétique. S'inspirant de son histoire personnelle, Ismailova explore et fait réémerger les lambeaux d'une mémoire collective réduite au silence par la chappe de plomb de la modernité mondialisée et normalisée. Elle puise dans les zones d'ombre de l'histoire et dans les connaissances ancestrales réprimées des ressorts et des archétypes pour relier les mondes visibles et invisibles. *Melted into the Sun* (2024), présenté dans l'Auditorium de la Bourse de Commerce, est un voyage visuel et spirituel à la découverte du personnage ambigu d'Al-Muqanna, qui créa au 8^e siècle une communauté de disciples vêtus de blanc dans l'Asie centrale actuelle. Al-Muqanna prêchait un syncrétisme idéologique de l'islam, du zoroastrisme, du mazdakisme et du bouddhisme, et éveillait les esprits en mettant en lumière le statu quo de son époque, défiant les pratiques d'exploitation des terres, le pouvoir centralisé autoritaire et la répression religieuse. Ce cheminement laisse entrevoir la pensée du philosophe et orientaliste français, spécialiste du soufisme, Henry Corbin, qui défendait l'existence d'un monde intermédiaire entre le ciel des idées et la réalité sensible. Cet intermonde, ce *Mundus imaginalis* tel qu'il l'avait baptisé, "là où les esprits deviennent des corps et où les corps deviennent des esprits"¹, est latent dans le film de Saodat Ismailova, au même titre que sa quête d'une "lumière noire", distincte des ténèbres occidentales, qui permet d'accéder à la dimension mystique du monde. Les circonvolutions de la pellicule sombre sur laquelle s'inscrivent les images du film laissent affleurer les méandres d'un territoire à la fois physique et psychique où se déplacent depuis un temps indéfini les chamanes, oracles et prophètes, là même où l'artiste puise ses apparitions et illuminations.» —Emma Lavigne

1. Henry Corbin, *L'Alchimie comme art hiératique*, Paris, L'Herne, 1986, coll. «Bibliothèque des mythes et des religions», p. 137.

STUDIO

Philippe Parreno



Philippe Parreno, *La Quinta del Sordo*, 2021, film 4K (couleur, bande sonore multicanal), format 2.10, 39 min. Pinault Collection.

Dans le Studio, « *La Quinta del Sordo* (2021) de **Philippe Parreno** (né en 1964, Algérie) réactive la version la plus “ténébriste” du clair-obscur, celle qui, du cycle de saint Mathieu du Caravage au *Nosferatu* de Murnau, signale de ses noirs opaques, de son opposition implacable de l’ombre et de la lumière, la transcendence: apparition divine ou surgissement maléfique. Mais Parreno en livre une version littéralement *unheimlich* [lugubre]. La “boîte noire” où manœuvrer le faisceau de lumière qui rehaussera le sans-fond des ténèbres est l’espace reconstitué de l’atelier où Goya peignit ses *Pinturas negras*. C’est une expérience sonore et une expérience de nuit. Tout ce qui pourrait faire tableau est récusé au profit de l’alternance apparition / disparition: tantôt une lumière rasante, rendant la couche picturale à sa condition de surface, évacue ce qui fait peinture et suggère une cosmogonie de poussière; tantôt apparaissent, dans des trouées, des brèches de lumière, les trognes hagards, stupides ou cruelles qui peuplent la nuit de leurs convulsions. Qui regarde quoi? La dynamique de la hantise efface toute répartition convenue des rôles et des attributions pour nous livrer à la prolifération anonyme du pré-individuel. Dans la boîte sonore de la maison reconstituée, les bruits de pas, les craquements de parquet, le souffle, l’affairement de cet être que nous ne pourrions qu’imaginer — le monstre au travail — témoignent de l’inépuisable et redoutable puissance du fond. *La Quinta del Sordo* fait drame de ce “Dehors” immense qui s’impose à la pensée de l’intérieur d’elle-même, qui presse sur elle, la sollicite et la hante. On peut aussi, suivant la voie ouverte par Robert Smithson, inscrire l’œuvre dans cet “immense processus, qui s’enracine dans l’inorganique, se soulève dans l’histoire vitale et produit pour finir la conscience humaine²”». — Patricia Falguières

2. Michel Foucault, *Les Mots et les Choses. Une archéologie des sciences humaines*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des Sciences humaines », 1966, p. 398.

Laura Lamiel

PASSAGE / SALLE DES MACHINES

«ÇA FAIT UN BRUIT D'AILES, DE FEUILLES, DE SABLE»

Jusqu'au 21 septembre 2026



Laura Lamiel, *___ puis un saut (détail)*, 2025-2026, briques en acier émaillé, os d'oiseaux, fluo, objets issus de la collection de l'artiste, dimensions variables. © Adagp, Paris, 2026. Photo: Nicolas Brasseur.

Dans les vingt-quatre vitrines du Passage, promenade circulaire de la Bourse de Commerce, ainsi que dans la Salle des machines, Laura Lamiel (née en 1943, France) réunit un corpus d'œuvres spécifiquement imaginées, où la couleur et la lumière jouent un rôle essentiel. Entre zones d'ombres et éclairages ciblés, elle déploie des formes sensibles et fragiles, composé d'objets trouvés et de plusieurs taxonomies de matériaux. Organisées selon un principe de tension, ces œuvres plongent le visiteur dans une quête métaphysique: celle de l'artiste qui s'attache à donner forme à ce qui est invisible ou évanescent — la mémoire, les émotions, les états intérieurs.

«“ça fait un bruit d'ailes, de feuilles, de sable”, un titre tout en rythme et en images qui laisse entrevoir le travail de Laura Lamiel dans les vitrines de la Bourse de Commerce. Tirés d'*En attendant Godot*, pièce phare du théâtre de l'absurde de Samuel Beckett, ces mots reprennent précisément un échange entre les deux personnages, Estragon et Vladimir, dans lequel ils essaient, tour à tour, de nommer, de décrire ou d'imaginer un son, peut-être un bruit, à peine audible ou même inexistant. La scène laisse entendre que ce bruit est à la fois réel et mental, sensoriel et poétique, à l'image du paysage visuel créé ici par Laura Lamiel. [...] Là où Beckett use du langage pour exposer son épuisement, Laura Lamiel utilise la matière pour montrer la mise en tension d'objets, leurs contradictions parfois, dont elle a besoin: “Cela me demande du temps pour faire dialoguer les écarts entre les objets.”³ Ses installations reposent sur cette dialectique entre épuisement et relance. Chaque œuvre naît d'un dialogue entre des objets en décalage, fragments du monde réel et empreintes du vécu. Pour Laura Lamiel, il s'agit de créer des situations de présence, des états de suspension, de vacillement où le spectateur n'est plus un regardeur distant, mais une conscience éveillée à l'infime, au tremblement, au détail chargé d'une puissante force d'évocation. [...] Dans les vitrines — vestiges historiques de la Halle au Blé —, Laura Lamiel prolonge sa recherche sur les “cellules”, dispositifs commencés dans les années 1990, proposant une réflexion sur l'espace d'exposition, sur la question du regard et la mise en scène de l'intime. Ces structures ouvertes, souvent constituées de parois blanches, de plaques de verre et de miroirs espions, évoquent de manière troublante le dispositif muséal des vitrines. [...] D'une vitrine à l'autre, des formes, des matières, des couleurs reviennent: chaussures d'enfants, gants, chaises, poudre d'ardoise, tissus compressés, manteaux en coton hydrophile, briques émaillées, une phrase également tapée à la machine sur du linge (“rien n'est à faire tout est à défaire”). Ces récurrences réactivent “la mémoire des pièces précédentes”, créant une composition rythmique, presque musicale: ce qui finit ici recommence là, comme un souffle continu.

Dans l'œuvre de Laura Lamiel, une autre composante est omniprésente: la lumière. Les tubes fluorescents révèlent autant qu'ils dissimulent les objets qu'ils accompagnent. Certaines compositions, partiellement plongées dans l'ombre, sont traversées par un trait lumineux qui dessine une ouverture. Ainsi la lumière ne se contente pas d'illuminer un objet, elle structure l'espace, matérialise des zones de transition

3. Laura Lamiel, citée par Evelyn Grossman, dans *L'Art du déséquilibre*, Paris, Minuit, 2025, p. 89.

et active la tension entre présence et absence, entre surface et profondeur. Au sein de ses installations, les surfaces s'illuminent, les matériaux, quels qu'ils soient, sont mis en relief, portés par la quête de l'artiste de faire advenir des choses, "tout à la fois la lumière et la pénombre" — laissant apparaître non seulement ce qui est présent mais aussi ce qui est en réserve, en latence. Les contrastes entre ombre et lumière apparaissent également au travers des matières utilisées par l'artiste, la succession des peintures noires et des manteaux en coton, d'un blanc immaculé; les tranches dorées de missels empilés les uns sur les autres.

Laura Lamiel compose "des paysages" suspendus où le regard circule entre reflet, transparence et opacité. La lumière y engage le temps, l'usure, la mémoire: des "traces" passées coexistent et dialoguent avec des structures contemporaines. La lumière relie ces éléments dans un même champ sensible, où les écarts se révèlent, où l'infime détail possède autant de force que l'ensemble qui l'englobe. Pour Laura Lamiel, la lumière est un révélateur d'espaces intérieurs, un élément sculptural à part entière, qui invite à pénétrer subtilement dans le regard de l'artiste. Dans le silence du verre et de la lumière, dans le froissement des matières, quelque chose d'humain continue de bruisser — un bruit d'ailes, de feuilles, de sable.»—Alexandra Bordes, commissaire de l'exposition, *Extrait du catalogue de l'exposition*

Victor Man

GALERIE 3

Du 4 mars au 24 août 2026



Victor Man, *Titiriteros*, 2023, huile sur carton, 60×84 cm. Pinault Collection. © Victor Man © Adagp, Paris, 2026. Photo : def image.

Directement connectées à l'héritage pictural du clair-obscur, les œuvres de Victor Man (né en 1974, Roumanie) forment un répertoire de fables mystérieuses, de figures crépusculaires et de vanités contemporaines. À la fois rivales et complices, lueurs et ombres cohabitent au sein de ses tableaux aux accents symbolistes et surréalistes. Ces derniers ne cessent de jouer de forces contradictoires entre banalité du quotidien et grandeur de l'universel, attraction de la peinture séductrice et répulsion de l'obsession de la mort. Portée par l'énigme et la mélancolie, sa palette convoque dans le présent des stéréotypes de l'histoire de l'art ou encore la stylisation de la violence dans la peinture religieuse occidentale, directement citée dans des copies assombrées qu'il réalise à partir d'œuvres de la pré-Renaissance italienne.

« [Victor Man] nourrit une foi intense en un continuum émotionnel de la peinture, cette idée selon laquelle la tradition picturale occidentale suit certaines lignes depuis ses origines, lignes qui touchent au plus profond de la psyché. C'est ainsi que chaque peinture de chevalet de Victor Man, si modeste soit sa taille, porte en elle l'ambition d'être un support durable de méditation sur la nature humaine.

[...] Son imagerie peut provenir de son environnement quotidien, des médias, des tremblements du monde, mais aussi de la littérature et d'états d'âme personnels. Le sujet passe au moins deux filtres : celui de l'histoire de l'art et celui de la palette. Premièrement, Man inscrit son sujet dans un héritage culturel par le biais de références, principalement dans la composition. Deuxièmement, il exécute ses scènes et ses portraits avec des palettes caractéristiques, aux tons mélancoliques et crépusculaires, qui mettent à distance le sujet. [...] La peinture de Man ne cesse de faire de grands écarts entre la banalité du trivial et la grandeur de l'universel.

[...] Victor Man est devenu le peintre contemporain du clair-obscur, il embrasse la double implication oxymorique du terme, au sens pictural comme au sens littéraire. Clarté de la méthode : une peinture à l'huile d'après modèle, d'après photo ou d'après imagination — peu de lavis et de profondeur, une surface dense, un arrière-plan qui ne se creuse pas. L'œil atteint vite la trame de la toile, en contact direct avec le sujet, sans illusion aucune ; obscurité du sens : énigmatiques scènes aux gestes codés, si sombres qu'elles en deviennent presque impénétrables. Deux forces contradictoires sont à l'œuvre, l'attraction de la peinture séductrice, la répulsion de l'obsession de mort qui l'imprègne.

[...] Il faut ensuite à l'artiste trouver la justesse de l'émotion, le degré d'intimité, mais aussi insuffler quelque chose d'étrange : des aberrations aux accents surréalistes, des allégories bestiales ou végétales, des épisodes apocryphes marginaux, comme le petit saint pénitent condamné à marcher nu à quatre pattes, tel un animal, au premier plan de *Maternity with Legend* (2024).

Une fois achevées, les peintures de Victor Man forment un répertoire de fables, de portraits et de vanités contemporaines. Créées à un rythme lent, parfois en série ou en différentes versions, ses compositions sont teintées d'une aura symboliste, comme lorsqu'il reprend un sujet célèbre du Greco, *Fabula* (1580), dont le sens, religieux ou païen, s'est perdu. Le titre espagnol du tableau de Man, *Titiriteros* (2023), évoque des marionnettistes tirant les ficelles. La peinture n'a plus de fonction liturgique, mais Man se plonge avec

dévotion dans l'iconographie religieuse et s'arrête de manière chirurgicale sur certaines scènes ordinaires des cimaises des musées : des images dont la violence est inouïe et incroyablement stylisée par une époque — le *trecento* italien — avec ses supplices atroces, ses flagellations du Christ ou ses descentes de Croix aux corps mous, chez Giovanni di Pietro, Sassetta, Lorenzetti et d'autres. Man les recadre, les copie, les "détoint" pour former un groupe de peintures noires. [...] Cette obscurité fait-elle écho à un scepticisme général, à une crise du savoir et de la communication, similaire à celle que connut l'Europe au 17^e siècle, âge d'or des vanités et du clair-obscur ? On pensait la notion usée jusqu'à la moelle, et la voici qui nous surgit en pleine face, qui nous poursuit. Lueurs et ombres sont rivales et complices ; le présent ne saurait être coupé du passé, murmure chaque tableau de Victor Man. [...] Impénétrables autant que touchantes, les œuvres de Man sont en quête de l'universel dans la peinture, elles sondent les raisons pour lesquelles l'humanité fréquente encore et toujours les églises et les musées, perpétuant à leur tour l'énigme de l'art. » — Jean-Marie Gallais, commissaire de l'exposition, *Extrait du catalogue de l'exposition*

Germination

GALERIE 4

Dans cette galerie aux fenêtres embuées comme celles d'un aquarium, le visiteur assiste à une germination, une apparition des images, dans l'œuvre de deux artistes: Yves Tanguy (1900-1955) et Pierre Huyghe. L'espace de la salle d'exposition devient le lieu d'élection des correspondances entre la matière, la stabilité, la pesanteur, invitant à une rêverie erratique, où se succèdent les paysages désertiques ou aquatiques, nocturnes ou diurnes.

YVES TANGUY



Yves Tanguy, *Paysage surréaliste*, 1928, huile sur toile, 116x89,5 cm (avec cadre). Pinault Collection.

Au lendemain de la Première Guerre mondiale, Yves Tanguy parcourt les plages bretonnes à marée basse; à travers les paysages désertiques et nocturnes où seule l'ombre semble donner une pesanteur à la matière, il engage son œuvre dans une rêverie vagabonde, à la limite du conscient et de l'inconscient. Ses peintures, souvent sans titre, apparaissent comme des images mentales. Figure énigmatique et solitaire du surréalisme, dont les formes biomorphiques fusionnent avec l'espace situé entre mer et terre, Yves Tanguy traduit les paysages de la Bretagne en des atmosphères liminales.

PIERRE HUYGHE



Pierre Huyghe, *Mind's Eye (L)*, 2021, reconstruction matérialisée d'une *deep image*, agrégat de matières synthétiques et biologiques, 100×175×82 cm. Pinault Collection. © Adagp, Paris, 2026.

En 2024, Pierre Huyghe explore cette même zone incertaine avec son œuvre *Mind's Eye* pour laquelle il a capté les ondes cérébrales d'une personne, transférées celles-ci vers un algorithme de création graphique pour matérialiser des images invisibles, représentant un seuil entre l'imaginaire et le réel. Externalisée à partir d'*Umwelt* (2018) et de *Of Ideal* (2019), deux œuvres évolutives sur écrans que l'artiste poursuit encore aujourd'hui, *Mind's Eye* est une coproduction imaginative entre humains et machines. Les images mentales peuvent circuler d'esprit à esprit, ou bien se voir externalisées hors des esprits des sujets, pour se manifester physiquement. Les *Mind's Eye* de Pierre Huyghe sont des agrégats de matière synthétique et biologique, qui se modifient, et modifient ce faisant leur environnement pour constituer un univers chimérique qui entre ici en dialogue avec les paysages énigmatiques de Tanguy.

Incandescence

GALERIE 5

Si l'art s'est considérablement affranchi en Occident, au fil des siècles, de sa dimension sacrée, les artistes n'ont en revanche cessé d'explorer les potentialités spirituelles et existentielles de leurs œuvres. Dès le début du 20^e siècle, alors que l'avant-garde s'élance vers l'abstraction, certains se réfugient dans l'archaïsme expressionniste des rites préhistoriques et des danses sacrales, à l'image de Louis Soutter (1871-1941) et Mary Wigman (1886-1973). Cette part encore obscure de la modernité hante deux artistes : Carol Rama (1918-2015), dont les « bricolages » explorent dans un mélange de peinture surréaliste et d'yeux de poupée les recoins de l'inconscient, et Bruce Conner (1933-2008) qui, par ses assemblages hétéroclites faits d'objets trouvés, s'approche paradoxalement de l'autel. Bill Viola (1951-2024) et Jean-Luc Moulène (né en 1955, France), à leur tour, activent chacun à leur manière l'incandescence de l'âme humaine, dans un monde de plus en plus terre à terre.

BILL VIOLA



Bill Viola, *Fire Woman*, 2005, installation vidéo / sonore : projection vidéo haute définition couleur ; quatre canaux audio avec caisson de basses (4.1), 580x326 cm (écran), 11 min. 12 sec. Pinault Collection.

Le vidéaste américain **Bill Viola**, hanté depuis son enfance par la question du seuil séparant la vie de la mort, a cherché dans ses films à retranscrire autant physiquement que symboliquement ces espaces limites, en convoquant une imagerie spirituelle et poétique manifeste, inspirée de toute l'histoire de la peinture et du clair-obscur. *Fire Woman* (2005), chef-d'œuvre de la Collection Pinault, est, selon son auteur, « une image qui apparaît dans l'œil intérieur d'un homme sur le point de mourir ». S'y déploie sur un large écran vertical la vision d'une figure féminine dont la silhouette sombre se dresse devant un mur de flammes. Selon une très lente progression, le personnage s'avance en écartant les bras pour finalement sombrer dans un motif d'ondes rougeoyantes. Cette vaste installation vidéo fait partie de « The Tristan Project », une série inspirée de l'opéra de Richard Wagner, *Tristan et Iseult*, que Bill Viola a mis en scène en 2005 à l'Opéra Bastille à Paris. Considérant que l'amour qui unit les deux amants mythiques est trop profond pour s'incarner dans leurs corps, le vidéaste américain choisit de les transcender en les immergeant parmi la puissance des éléments. La chute dans l'union du feu et de l'eau que met en scène *Fire Woman* entend autant signifier la mort physique d'Iseult que la libération de sa passion.

CAROL RAMA



Carol Rama, *Sans titre*, de la série « Bricolage », 1967, tempera, poudre de bronze, plâtre pigmenté, colle, perles de verre et yeux de poupée sur Masonite, 28×45 cm. Pinault Collection.

Pendant des décennies, Carol Rama a travaillé dans la pénombre de son appartement-atelier à Turin, cœur industriel de l'Italie. Ses trois peintures-reliefs exposées ici sont représentatives de sa pratique : elle mêle craie, sparadrap, colle et objets de rebut, donnant naissance à des formes parfois monstrueuses, d'un archaïsme qui s'approche de l'art rupestre. Faisant surgir des formes et des textures viscérales, *Sans titre* (1967) présente des yeux de poupée collées à un conglomérat de perles et de peintures bleu et rouge qui observent le visiteur. Rama réalise la série « Bricolage », dans laquelle s'inscrit cette œuvre, dans les années 1960. Elle y mélange avec énergie sur le papier de la peinture coagulée, des formules chiffrées et des débris divers tels que des bouchons, des griffes d'animaux, du riz, des yeux en porcelaine, des petites perles... Le terme « bricolage » a été attribué par le poète et critique littéraire italien Edoardo Sanguineti en référence à *La Pensée sauvage* (1962) de l'ethnologue Claude Lévi-Strauss, selon qui le bricolage intellectuel est au cœur de la pensée mythique.

«CABINETS»



Louis Soutter, *Crépuscule du gangster*, 1937-1942, encre et gouache sur papier, 93,5×76,7×3 cm (avec cadre). Pinault Collection.
Photo: Jochen Littkeman, Berlin.

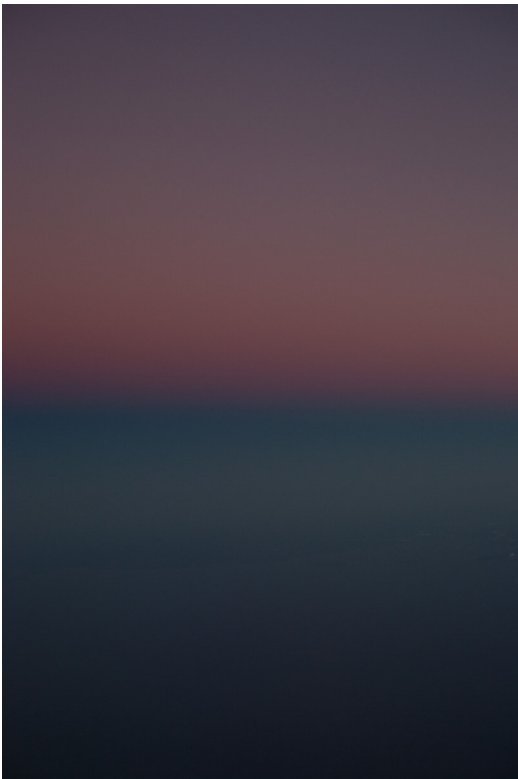
En résonance avec le travail de Bill Viola, dont les deux installations vidéo *Fire Woman* et *Passage into the Night* occupent l'essentiel de l'espace, deux « cabinets » habitent la Galerie 5. Dans le premier, les dessins hallucinatoires de **Louis Soutter**, réalisés aux doigts, dépeignent des scènes de sacrifices et de rites, alors que la Seconde Guerre mondiale s'abat sur l'Europe et que l'artiste croupit dans un hospice pour vieillards nécessiteux. Non loin, *Hexentanz* (1914) de la danseuses expressionniste **Mary Wigman** rappelle combien la première moitié du 20^e siècle, traversée par l'angoisse de la guerre, avait suscité chez les artistes l'envie de dévoiler un monde au-delà des apparences et des conventions. Ils sont accompagnés d'une *Burning Hand (Cyrille)* de **Jean-Luc Moulène**, suite contemporaine de cette histoire de l'art attirée par l'énigmatique. Dans l'autre cabinet, les « bricolages » de **Carol Rama** cohabitent avec les collages de l'artiste américain **Bruce Conner**, ainsi que par l'organicité crue d'une sculpture en céramique de **Rosemarie Trockel**. Leur présence physique autant que leur étrangeté réexaminent la question de la matière au temps de la société de consommation.

Brouillard

GALERIE 6

Dans la Galerie 6, les corps s'effacent pour laisser place à un brouillard dense sur un horizon de ruines, à un imaginaire du désastre convoqué par les artistes. Les œuvres de Trisha Donnelly (née en 1974, États-Unis) sont traversées d'oscillations indéchiffrables, d'où persiste une énergie vitale, convoquant à la fois des temporalités anciennes et actuelles. En utilisant les images d'archives d'un test militaire — l'explosion sous-marine d'un récif dans le Pacifique lors d'un essai nucléaire américain en 1946 — Bruce Conner (1933-2008) documente l'invention qui fait peser sur l'humanité la menace de sa propre destruction, dans une séquence où effroi et beauté se confondent. À la contestation de la technologie moderne et des dévastations qu'elle engendre, soulevée par Conner, répond la carte vaporeuse de Frank Bowling (né en 1934, Guyana) : elle propose un contre-récit afro-diasporique, où la brume qui dissout les contours des territoires laisse imaginer la traversée des mers marquée par la violence de l'arrachement. Enfin, les paysages de Wolfgang Tillmans (né en 1968, Allemagne) déploient des étendues suspendues entre pénombre et lumière. Dans ces territoires désertés, habités seulement de volutes et de mirages, une forme de sublime perdure.

WOLFGANG TILLMANS



Wolfgang Tillmans, *Tag/Nacht II b*, 2010. Pinault Collection. Courtesy Galerie Buchholz.

L'œuvre *Tag/Nacht II b* (2010) fait partie des *vertical landscapes* de **Wolfgang Tillmans**, une série de photographies débutée en 1995 qui explore les variations de couleurs et de lumières qui se déploient au niveau de l'atmosphère céleste, dans une tentative de saisissement des immensités et du cosmos. « En réponse à la fragmentation du monde, Tillmans, enfant de la reconstruction allemande, témoin de la réconciliation européenne et des ravages de l'épidémie de VIH / sida, s'attache à définir "la texture de l'émotion" dans l'image photographique. En dirigeant le regard vers les corps autant que les paysages, l'architecture et les phénomènes célestes [...], Tillmans configure une œuvre sous l'angle de la fragilité et du caractère éphémère des communs. [...] *Tag/Nacht II b* juxtapose lumière et obscurité, un régime d'images que la clarté envahit autant qu'elle révèle. » —Tristan Bera

TRISHA DONNELLY



Trisha Donnelly, *Untitled*, 2017, grès quartzite rouge, 308 x 200,5 x 3 cm. Pinault Collection.

La pratique de **Trisha Donnelly** échappe aux tentatives d'interprétation et passe d'un médium à l'autre avec une fluidité qui remet en question la notion même de « médium ». Appuyée contre le mur, une pierre monumentale en grès renvoie au temps géologique: roche sédimentaire formée par la compaction de grains de sable sur des millions d'années, elle devient le rappel d'une temporalité immémoriale. D'autre part, la série photographique, semblable à des radiographies d'anatomies fantômes ou de paysages en explosion, dégage un mystère quasi ésotérique. Aucune des techniques de production ne sont précisées: les œuvres se donnent à voir uniquement dans leur matérialité. De l'ensemble émane un silence dense, une expérience presque multisensorielle, où le sens se dérobe sans cesse.

Ombres

GALERIE 7

ARTISTES MODERNES

Jean Dubuffet / Alberto Giacometti / Maria Martins / Germaine Richier

Au sortir de la Seconde Guerre mondiale, le traumatisme du conflit bouleverse profondément la pratique de nombreux artistes. Si Germaine Richier (1902-1959), Alberto Giacometti (1901-1966), Jean Dubuffet (1901-1985) et Maria Martins (1894-1973), déjà actifs avant-guerre, transforment radicalement leur approche de la figuration, c'est une autre image de l'humain qui se dessine, beaucoup plus précaire. Les personnages façonnés par Giacometti ne sont plus que des apparitions, tandis que les êtres figurés par Richier et Martins sont souvent des êtres hybrides ou disloqués. Dubuffet prône quant à lui une remise à zéro de la figuration : ses personnages sont grotesques, maladroitement dessinés, à la manière des enfants et des « fous ». Pour lui, les valeurs prétendument civilisationnelles avaient conduit au désastre. Ses figures, faites des rebuts et de matières ordinairement exclues du champ de l'art, présentent des êtres aussi imparfaits qu'attachants. Son lumineux *Monsieur Macadam* (1945) jaillissant d'un amas de goudron, inaugure une nouvelle période de la figuration humaine, hantée par l'ombre portée de la catastrophe.



Germaine Richier, *Le Pentacle*, 1954, bronze patiné foncé, 80×36×23 cm. Pinault Collection. © Adagp, Paris, 2026.

« La peau des sculptures de **Dubuffet, Richier, Giacometti** et **Martins** est en fusion, elle s'effrite : on ne sait si elle cuit encore ou si elle se dépouille de ses derniers artifices. Il y a quelque chose de primordial dans ces êtres, qui s'arriment avec une forme de mythologie sans nom : le squelette de Maria Martins ressemble à ces hybrides originels que l'artiste a observés dans les cavernes d'Altamira et de Dordogne mais puise peut-être également dans le registre des esprits amazoniens, qui irrigue toute sa pratique à partir de 1943. [...] Les protagonistes de Richier appartiennent à un univers symbolique sans référence précise (*Le Couple* [1956], *L'Eau* [1953-1954]), ou renvoyant à quelque chose de plus démoniaque et désespéré (*Don Quichotte* [1950-1951], *Le Pentacle* [1954]). Les êtres qui surgissent ne sont pas entièrement humains. *Le Brouillard noir* (1949) de Martins fusionne, en un squelette précaire, l'oiseau, le poisson, la plante et l'humain — soit tous les règnes du vivant réunis en un seul corps. On retrouve chez Richier la même idée : les membres du Quichotte évoquent un arbre noueux, tandis que sa face est un rocher. [...] Les petites sculptures de Dubuffet sont constituées sciemment de rebuts industriels : *Le Folâtre* (1954) est fait de clinker, un des composants du ciment, que Dubuffet avait trouvé dans les débris d'un four à charbon. [...] Il y a là une volonté nette que l'art se régénère au contact de tout ce qu'il avait refoulé. La figure humaine s'amalgame aux autres êtres vivants ; le bronze et le marbre font place aux matériaux du quotidien les plus élémentaires, qui désormais ont voix au chapitre.

[...] Ces silhouettes obscures ne sont pas des spectres, mais les messagers, curieusement joyeux, du début d'une mutation profonde de l'espèce que l'on s'était habitué à appeler "l'Homme". Cette histoire, cependant, n'en était qu'à son moment inaugural. » —Nicolas-Xavier Ferrand

ARTISTES CONTEMPORAINS

Robert Gober / Bruce Nauman / Alina Szapocznikow / Danh Võ

Dans le dernier tiers du 20^e siècle, la représentation du corps humain poursuit sa mutation. Les corps hybrides, mais encore relativement complets et identifiables de la période précédente, laissent la place à des apparitions morcelées, hétéroclites, souvent à peine identifiables. Bien souvent issus de moulages du corps même des artistes ou de ceux de leurs proches, ces figures disloquées parachèvent la fin d'une certaine vision pessimiste de l'Humanité, liée au trauma des artistes eux-mêmes : expérience des camps de concentration et du cancer chez Alina Szapocznikow (1926-1973), injonction à la normalité et à la performance chez Bruce Nauman (né en 1941, États-Unis), exil et colonisation chez Danh Võ (né en 1975, Vietnam) ou hécatombe liée au sida, dans l'indifférence générale, chez Robert Gober (né en 1954, États-Unis). Ces figures composites ne sont cependant pas uniquement négatives : en accolant des éléments hétéroclites — féminin et masculin, humain et non-humain, d'époques et de statuts divers —, les artistes suturent entre elles des parties du monde apparemment isolées, apaisant notre angoisse face à un monde perçu comme atomisé.



Bruce Nauman, *3 Heads Fountain (3 Andrews)* (détail), 2005, résine époxy, fibre de verre, câble métallique, tubes en plastique, pompe à eau, bassin en bois, revêtement en caoutchouc pour bassin, 25,4×53,3×53,3 cm (sculpture) / 20,3×365,8×365,8 cm (bassin). Pinault Collection.
© Bruce Nauman / Adapp, Paris, 2026. Photo : Tom Van Eynde.

La sculpture *3 Heads Fountain (3 Andrews)* (2005) de **Bruce Nauman**, à mi-chemin entre poésie et morbide, réunit trois têtes d'homme identiques, recouvertes de cicatrices, alimentées par des tuyaux et transpercées de minces jets d'eau, suspendues par le cou. Ces tuyaux évoquent-ils ceux par lesquels respire un modèle lors du moulage d'une sculpture, alors symboles de sources de vie, ou bien est-ce des injections létales vectrices de mort ? Bruce Nauman intègre régulièrement le corps humain à ses œuvres. « *3 Heads Fountain (3 Andrews)* nous présente trois fois le même individu — comment croire à l'autonomie de celui-ci en ce cas ? — dont l'eau s'écoule par toutes les fissures laissées apparentes par les coutures maladroites de la peau de son visage, tel le cuir rapiécé du monstre de Frankenstein. L'être humain s'est transformé en passoire ontologique, où vont et viennent les éléments, les humeurs, les échanges. La division rationnelle entre intérieur et extérieur n'a plus cours. » —Nicolas-Xavier Ferrand

Biographies des artistes

FRANK BOWLING

Frank Bowling (né en 1934 à Bartica, Guyana) s'installe à Londres en 1953. Il étudie au Royal College of Art puis établit un second studio à New York après avoir obtenu son diplôme. Pendant quelques années, il partage son temps entre les scènes artistiques de ces deux pays, et cette double influence se remarque alors dans son travail, aussi bien marqué par la tradition de peinture de paysage anglais que par l'abstraction américaine. Il développe son propre langage pictural, combinant éléments abstraits, figuratifs et symboliques. En 1966, Frank Bowling s'installe définitivement aux États-Unis et y développe sa première série, les *Map Paintings*. Sur de grands formats abstraits, il applique au pochoir de la peinture autour de formes représentant les sept continents ainsi que le Guyana. Une géographie personnelle surgit, jouant avec les traditionnels centres et périphéries. Ces cartes évoquent la question des migrations et de la mémoire, et rompent avec l'idée formaliste de l'art américain d'après-guerre qui prévalait alors. Tout au long de sa carrière, Frank Bowling continuera à expérimenter formellement et techniquement, jouant avec textures et lumières, et ses œuvres récentes mobilisent aussi bien le collage, les pochoirs que le lavis et les pigments métalliques.

JAMES LEE BYARS

Originaire de Detroit, aux États-Unis, James Lee Byars (1932-1997) est un artiste dont le travail est marqué par une recherche constante de l'absolu, de l'éphémère et de la perfection. Sa pratique est une quête continue pour repousser les frontières entre l'art et la vie, souvent en mêlant performances, sculptures et installations. En 1957, après des études d'art et de philosophie, James Lee Byars obtient une bourse qui lui permet d'entamer un voyage spirituel et artistique à Kyoto. Il y réside jusqu'en 1963, et la culture japonaise exerce une forte influence sur sa pratique. Tout au long de sa carrière, l'artiste continue de voyager à travers l'Europe, l'Asie et l'Afrique, adoptant un mode de vie nomade qui nourrit son exploration de l'art comme expérience totale. À travers ses œuvres, il développe ce qu'il appelle « la première philosophie entièrement interrogative », une pratique artistique qui cherche à dépasser les limites du savoir humain par la création d'objets, de livres et de performances d'une grande poésie. Par ses œuvres, il tisse des liens entre les opposés les plus inconciliables : le monumental et le minuscule, l'universel et le personnel, l'évanescence et le spectaculaire.

BRUCE CONNER

Né au Kansas, Bruce Conner (1933-2008) explore les thèmes de la lumière et de l'obscurité dans un grand

nombre de médias, notamment à travers des assemblages, des films expérimentaux, des dessins et des photogrammes. Installé à San Francisco, il se rapproche d'artistes de la *Beat Generation* — mouvement qui choque l'Amérique puritaine de l'époque et qui essaime alors dans le nord de la Californie. Ses œuvres, dont les *Assemblages* réalisés à partir d'objets de récupération et les films qu'il crée à partir d'images de *mass media* [appelé le *found footage cinema*] s'inscrivent dans les idées de décroisement et le refus de créer des œuvres esthétisantes mises en avant par la *Beat Generation*. Dans ses assemblages, Bruce Conner intègre généralement des débris ou des objets périssables, avec en tête la volonté de s'éloigner de la marchandisation de l'art. De la même manière, un bon nombre de ses films et actions artistiques s'inscrivent dans une logique performative et dématérialisée et sont créés lors de présentations publiques éphémères.

TRISHA DONNELLY

Trisha Donnelly (née en 1974 à San Francisco, États-Unis) est une artiste pluridisciplinaire dont le travail investit le son, la vidéo, le dessin, la performance, la photographie et la sculpture, formée à l'université de Californie et à la Yale School of Art. L'artiste cherche à troubler les perceptions visuelles et haptiques du regardeur et à l'impliquer davantage dans l'expérience de l'œuvre. Elle compose un espace qui fait basculer le réel et ouvre une brèche spatio-temporelle, invitant le spectateur à étendre son regard au-delà des apparences et l'engage dans une expérience sensorielle sans repère. Ses œuvres apparaissent et disparaissent en un flux perceptif où se dissolvent la linéarité du temps et la distinction entre image fixe et mouvement. Cet inconnu permanent dans son œuvre, aux accents parfois mystiques et à l'esthétique éthérée, la pare d'un certain mystère et questionne le visible.

JEAN DUBUFFET

Jean Dubuffet (1901-1985) est un peintre, sculpteur, dessinateur et écrivain originaire du Havre. C'est dans ses textes qu'apparaît l'expression d'art brut, qu'il théorise dès 1945 à la suite d'un voyage en Suisse et de visites dans des hôpitaux psychiatriques. Cette expression émerge dans un contexte d'après-guerre marqué par une volonté de rupture avec l'art académique, qui peut se traduire chez Dubuffet par une quête d'authenticité et d'un retour à ce qu'il qualifie de création « pure », non corrompue par les normes culturelles établies. Cette recherche s'accompagne d'une fascination pour l'altérité, à la fois sociale, psychique et esthétique : l'art brut désigne alors les travaux de personnes autodidactes, de pensionnaires d'hôpitaux

psychiatriques, d'enfants ou d'artistes isolés, produits en marge des conventions artistiques. Dubuffet invente alors son propre langage pictural à l'écart des mouvements d'avant-gardes de son époque et développe une production éclectique, entre réel et imaginaire. Il rejette les codes traditionnels et l'élitisme artistique, passant de dessins aux traits volontairement naïfs à la création de sculptures matiéristes dans lesquelles il intègre des matériaux pauvres ou inhabituels comme du bitume, du charbon, de la terre, du sable ou des éponges.

ALBERTO GIACOMETTI

Sculpteur, peintre et dessinateur né à Stampa en Suisse, Alberto Giacometti (1901-1966) a développé une recherche artistique évoluant en réponse aux bouleversements sociaux et intellectuels de son époque, en particulier à travers l'exploration de la figure humaine. Après avoir étudié à l'École des beaux-arts de Genève, Giacometti s'installe à Paris en 1922, où il rejoint le mouvement surréaliste, tout en cherchant à se détacher de ses conventions pour explorer une vision plus personnelle de l'existence humaine. À partir des années 1930, Giacometti commence à se concentrer sur la réalisation de sculptures de figures humaines décharnées et allongées, explorant la condition humaine, sa fragilité, la solitude.

ROBERT GOBER

Robert Gober (né en 1954 à Wallingford, États-Unis) est un artiste plasticien dont le travail se situe à la croisée de la sculpture et de l'installation. Après des études de littérature et de beaux-arts au Middlebury College dans le Vermont, ponctuées d'un séjour à la Tyler School of Art à Rome, il s'installe à New York. Il y commence sa carrière par le dessin et la peinture, avant de s'imposer sur la scène artistique dans les années 1980 avec ses sculptures, à l'apparence aussi familière que profondément dérangement. Gober crée des objets à la main — lavabos, lits d'enfants, membres humains, fenêtres — à l'hyperréalisme troublant, intégrant par exemple de la cire, du plâtre, des poils humains. Cette démarche artisanale accompagne une œuvre souvent autobiographique où se mêlent souvenirs d'enfance et réflexions sur le corps, l'homosexualité, la religion et l'identité au sein d'une société américaine conservatrice et alors marquée par la crise du sida.

PIERRE HUYGHE

Pierre Huyghe (né en 1962 à Paris, France) est un artiste majeur de la scène contemporaine internationale, formé à l'École nationale supérieure des arts décoratifs. Depuis les années 1990, il développe une œuvre singulière qui interroge les frontières entre la fiction et le réel, le vivant et le non-vivant, l'humain et le non-humain. Utilisant des formats variés — films, installations, photographies par exemple —, ses œuvres sont pensées comme des écosystèmes autonomes, en constante évolution. Plutôt que de présenter une œuvre à un public, Pierre Huyghe propose des situations où le spectateur devient partie prenante d'un milieu sensible, peuplé de formes de vie intelligentes — biologiques, technologiques — capables d'apprendre, d'évoluer et de se transformer. En 2024, l'exposition « Liminal » lui est consacrée à la Punta della

Dogana à Venise. C'est à cette occasion qu'est présentée son œuvre *Camata* pour la première fois.

SAODAT ISMAILOVA

Saodat Ismailova (née en 1981, Ouzbékistan) est une cinéaste et artiste visuelle qui s'est formée entre Paris et Tachkent, où elle a grandi dans l'ère post-soviétique. Diplômée de l'Institut national des arts de Tachkent et du Fresnoy — Studio national des arts contemporains, son travail explore les paysages culturels et sociaux de l'Asie centrale. L'œuvre de Saodat Ismailova mêle histoires personnelles et collectives, héritages ancestraux et témoignages contemporains. À travers ses œuvres vidéo, elle rend visible des cultures souvent oubliées et des croyances enfouies sous les strates du temps, questionne par exemple les réalités sociales, notamment la condition féminine, le déclin des ressources naturelles et la persistance de pratiques magiques. Ismailova plonge dans cette mémoire fragmentée et dresse une fresque de l'Asie centrale où les croyances séculaires se confrontent à la modernité.

LAURA LAMIEL

Au fil des décennies, Laura Lamiel (née en 1943 à Morlaix, France) s'est forgé une identité artistique singulière. Son vocabulaire n'a cessé d'évoluer, intégrant de nouveaux éléments et brouillant continuellement les frontières entre l'espace d'exposition et l'atelier. Dans les années 1990, après avoir abandonné la frontalité de la peinture, elle a commencé à réaliser des installations où la couleur et la lumière jouent un rôle essentiel. Ses structures, en particulier ses cellules, s'inspirent autant de la psychanalyse que de la cosmologie spirituelle. Elles abritent un répertoire de formes sensibles constituées d'objets trouvés, de collections et de certaines taxonomies de matériaux qui contrastent avec les surfaces immaculées d'acier qu'elle illumine à l'aide de tubes fluorescents. À partir des années 2000, elle a développé d'autres projets jouant avec la transparence et la nature réfléchissante des miroirs sans tain, créant des espaces pénétrables ou enfouis, tout en amplifiant la charge biographique et affective des matériaux adoptés.

VICTOR MAN

Victor Man (né en 1974 à Cluj, Roumanie) explore l'histoire de la peinture et de la représentation, conçues comme un espace où se superposent mémoire, fiction et amnésie, un lieu dense d'ombres et d'atmosphères mystérieuses, où les choses existent dans un état de mouvement perpétuel. La littérature et l'histoire de l'art, la mémoire collective et l'expérience personnelle sont les éléments que l'artiste tisse ensemble dans un récit non linéaire où les distinctions entre présent et passé, fiction, imagination et réalité sont abolies. Ce chevauchement des points de référence est présent dans toute son œuvre : la fusion des genres, les transitions entre humain et animal, organique et artificiel, visage et masque, suggèrent la concomitance de la violence et de la tendresse, du plaisir et de la douleur, de la tentation et de la rédemption. Autant d'éléments renforçant l'ambiguïté d'une narration et renvoyant aux dichotomies qui dominent la nature humaine.

MARIA MARTINS

La Brésilienne Maria Martins (1894-1973) voyage et se forme à la sculpture à l'étranger, notamment en France et en Belgique. Elle commence véritablement sa carrière artistique dans les années 1930, d'abord comme graveuse, puis comme sculptrice. Elle s'installe à New York pendant la Seconde Guerre mondiale, où elle entre en contact avec les milieux artistiques d'avant-garde et se rapproche des surréalistes. Travaillant le bois et surtout le bronze, qui devient son médium de prédilection, elle réalise des sculptures sinueuses et sensuelles, mêlant figures féminines hybrides, mythologies amazoniennes, mondes animal et végétal. En 1945, Maria Martins qualifie ses sculptures de « déesses et de monstres », moment à partir duquel son travail se charge d'une dimension érotique supplémentaire. Ses corps féminins deviennent de plus en plus déliés, se transforment en lianes, s'hybrident avec une nature luxuriante. Maria Martins rentre au Brésil en 1949, où son travail, jugé trop peu conventionnel, ne rencontre pas la même reconnaissance qu'aux États-Unis. Elle continue de créer et de s'engager pour le développement de la scène artistique brésilienne, et devient l'une des grandes initiatrices de la Biennale de São Paulo.

JEAN-LUC MOULÈNE

Jean-Luc Moulène (né en 1955 à Reims, France) se forme en littérature et en arts plastiques à Paris. Depuis près de trente ans, il produit une œuvre singulière et inclassable, questionnant sans cesse son propre statut à travers « l'évidence absurde, l'horrible révélation, l'éclat de rire ». Il développe un travail protéiforme et réalise d'abord des photographies d'objets avant de se tourner, à la fin des années 1990, vers la sculpture, le dessin et l'installation. S'opposant aux représentations esthétisantes, Moulène développe une recherche formelle empreinte d'ironie et d'humour. Ses sculptures, des assemblages d'objets qu'il trouve ou crée, s'agencent telles des cabinets de curiosités, à la fois cryptiques et fantasques.

FUJIKO NAKAYA

L'artiste japonaise Fujiko Nakaya (née en 1933 à Sapporo) s'est fait connaître en tant que membre du collectif new-yorkais Experiments in Arts and Technology (E.A.T.) dans les années 1960. Bien qu'ayant débuté sa carrière en tant que peintre, elle s'inspire rapidement du mouvement et des phénomènes naturels jusqu'à développer ses propres *fog sculptures* (sculptures de brouillard) dont la première est réalisée en 1970, pour le pavillon Pepsi, lors de l'exposition universelle d'Osaka. Depuis lors, Fujiko Nakaya a réalisé des installations emblématiques à travers le monde, utilisant la technique de brumisation haute pression.

BRUCE NAUMAN

Bruce Nauman (né en 1941 dans l'Indiana, États-Unis) est une figure majeure du post-minimalisme et de l'art conceptuel dont le travail, principalement vidéo, est crucial pour l'histoire de l'art comme pour la création contemporaine. Son œuvre s'ancre très vite du côté de deux grands axes : d'une part la mise en scène, souvent minimale, du corps, et d'autre part, un questionnement

sans cesse relancé sur les enjeux philosophiques et politiques de la pratique artistique. Bruce Nauman ne se contente pas de produire des œuvres : il produit, avec elles, une somme de questions importantes relatives au sens que l'on peut donner à l'activité artistique. De ses films et sculptures autour du corps et de ses déplacements dans les années 1960 à son utilisation dans les années 1980 de la spirale de néon qu'il associe à des situations violentes et provocantes, en passant par la répétition de gestes ou de phrases simples aboutissant à la déstructuration du langage, l'œuvre de Bruce Nauman est « fondamentalement issue de la colère que la condition humaine provoque en lui ».

PHILIPPE PARRENO

Philippe Parreno (né en 1964 à Oran, Algérie), formé aux Beaux-Arts de Grenoble et à l'Institut des hautes études en arts plastiques de Paris, explore les ressources de l'exposition comme médium. Convaincu, que le projet prime sur l'objet, son intérêt pour une approche dynamique et collaborative de l'art le pousse à travailler avec d'autres artistes — tels Pierre Huyghe, Tino Sehgal, Douglas Gordon et Dominique Gonzalez-Foerster, ... — afin de repenser de manière radicale le concept d'exposition. Parreno intervient souvent sur les mécanismes de fonctionnement de la manifestation, en créant des environnements où se succèdent des éléments éphémères ou d'une durée variable, et en faisant de l'exposition même un objet artistique. Dans les années 2000, ses films se peuplent de fantômes et d'automates, reflets d'une interrogation sur la partition entre fiction et réel, récit et origines. Ils se déroulent dans un espace poétique ponctué de fortes références au monde de la science-fiction, des sciences et sciences occultes, de la philosophie et de la fable.

SIGMAR POLKE

Sigmar Polke (1941-2010) est un peintre de l'après-guerre né à Oels (actuelle Pologne), dont l'œuvre est marquée par une approche alchimique et subversive des matériaux et des images. Il se forme à la Kunstakademie de Düsseldorf, où il réalise des peintures qui intègrent des photographies. Il y rencontre Gerhard Richter et Konrad Lueg, avec qui il fonde en 1963 en pleine Guerre froide, le Kapitalistischen Realismus [Réalisme Capitaliste] en écho au réalisme socialiste et au Pop Art américain. Il travaille alors avec ironie sur des objets symboliques du miracle économique allemand. Par la suite, il effectue des peintures tramées, *Rasterbilder*, sur la base d'images récupérées, agrandies puis peintes point par point. À partir de la fin des années 1970, son œuvre se caractérise par un nombre grandissant d'expérimentations techniques et chimiques. Il utilise par exemple certains produits photosensibles avec lesquels il enduit ses supports et, lors de la Biennale de Venise de 1986, il utilise une peinture qui s'altère selon les variations du niveau d'humidité. En 2016, une rétrospective lui est consacrée au Palazzo Grassi.

CAROL RAMA

Originaire de Turin, Carol Rama (1918-2015) est une artiste autodidacte à la pratique diversifiée. Son travail,

bien qu'ayant traversé tous les mouvements d'avant-garde du 20^e siècle — surréalisme, art concret, Pop Art, Arte Povera, Soft Sculpture... — reste inclassable et explore la représentation du corps et de ses fluides à travers des aquarelles, des dessins, des tableaux texturés, des assemblages et des sculptures. Sa première exposition en 1945 dans une galerie turinoise est censurée, ses œuvres étant jugées obscènes. Carol Rama s'affranchit en effet des représentations normatives et esthétisées des corps féminins, avec pour sujets des figures androgynes ou féminines indociles, désirantes, malades. Elle montre également leurs fluides dans sa série de *Bricolages* (parfois accompagnés d'autres éléments organiques, dont des griffes ou des yeux de verre), où elle utilise de la peinture, de la colle, du vernis pour représenter du sang, du sperme, de la salive. Elle représente des corps qui échappent à toute classification et qui deviennent de véritables agents politiques, à l'encontre des normes qui subjuguent et pathologisent les corps dissidents.

GERMAINE RICHIER

Née à Grans dans le sud de la France, Germaine Richier (1902-1959) a profondément renouvelé l'art de la sculpture au 20^e siècle. Elle entre d'abord à l'École des beaux-arts de Montpellier, puis rejoint à Paris l'atelier d'Antoine Bourdelle, dont elle reste proche jusqu'à sa mort en 1929. Bien que formée dans une tradition figurative classique, Richier développe une œuvre singulière et nouvelle. Fidèle à la représentation du corps, elle le transforme, le distord, l'ampute parfois, comme pour mieux exprimer la fragilité humaine au lendemain de la Seconde Guerre mondiale. Ses figures humaines s'hybrident avec des formes animales et organiques, et elle y intègre parfois des éléments directement prélevés dans le monde réel. Germaine Richier revisite aussi le rôle du socle, qu'elle ne considère plus comme un simple support mais comme une partie intégrante de la sculpture. Durant les dix dernières années de sa vie, elle expérimente également avec la couleur. En 1956, elle devient la première femme sculptrice exposée de son vivant au Musée national d'art moderne à Paris.

LOUIS SOUTTER

Louis Soutter (1871-1941) est un peintre et dessinateur suisse, né à Morges. D'abord formé à l'ingénierie à Lausanne, il poursuit des études de violon à Bruxelles, puis de peinture à Lausanne et à Paris. En 1897, il part s'installer aux États-Unis avec son épouse américaine Madge Fursman, où il enseigne au département d'arts du Colorado College tout en réalisant portraits et illustrations pour la presse locale. De retour en Suisse en 1903, sa santé mentale et physique se dégrade progressivement. Confronté à l'isolement et à des difficultés financières, il est interné en 1923 dans une maison de soins à Ballaigues. C'est dans cet isolement que son œuvre prend un tournant radical et se charge d'une puissance expressive supplémentaire : utilisant ses doigts pour peindre à l'encre de Chine ou à la gouache, il représente des figures humaines presque abstraites, qui évoluent dans des environnements empreints de références bibliques et de motifs de crucifixion.

ALINA SZAPOCZNIKOW

Alina Szapocznikow (1926-1973) est une sculptrice et dessinatrice polonaise, originaire de Kalisz. Elle développe une œuvre profondément incarnée, particulièrement marquée par une grande liberté dans la représentation du corps. Rescapée des camps de concentration dont elle survit en travaillant comme infirmière, c'est après la guerre qu'elle se tourne vers l'art, étudiant à Prague puis aux Beaux-Arts de Paris. En 1962, elle représente la Pologne à la Biennale de Venise. Installée ensuite en France, elle se rapproche d'artistes du nouveau réalisme et expérimente avec de nouveaux matériaux (résine polyester, mousse polyuréthane). Son travail, qu'elle concentre souvent autour de son propre corps, qu'elle fragmente et réifie, anticipe le Body Art. Atteinte d'un cancer en 1968, elle radicalise sa démarche intégrant ses souvenirs personnels à la sculpture. Sa dernière série, « Herbarium 19 », fige les empreintes corporelles de son fils comme archive vivante. Alina Szapocznikow ouvre la voie à une sculpture nouvelle, tant par son recours aux résines synthétiques que par son rejet des conventions modernistes sur l'identité et sur la distinction entre outil et objet d'art.

YVES TANGUY

Né de parents d'origine bretonne, Yves Tanguy (1900-1955) est un dessinateur et peintre surréaliste autodidacte. Il réalise ses premières toiles en 1923 après avoir été profondément marqué par la découverte du travail de Giorgio de Chirico. Il s'installe rapidement à Paris, dans le quartier de Montparnasse où il se rapproche du groupe d'André Breton. À l'huile ou à la gouache, il peint alors des compositions énigmatiques peuplées de formes biomorphiques flottant dans des paysages désertiques et oniriques, sans la moindre ligne d'horizon. Plusieurs de ses œuvres surréalistes semblent inspirées de son enfance passée en Bretagne, à Plestin-les-Grèves puis à Locronan, où sont représentés des paysages minéraux couverts de formations rocheuses et de sable. En 1938, à l'aube de la Seconde Guerre mondiale, Yves Tanguy émigre aux États-Unis où il se marie en 1940 à l'artiste américaine Kay Sage, qu'il avait précédemment rencontrée à Paris lors de l'Exposition internationale du surréalisme. Leur résidence à Woodbury (Connecticut) devient un lieu de rencontres pour des artistes français en exil pendant la guerre.

WOLFGANG TILLMANS

Wolfgang Tillmans (né en 1968 à Remscheid, Allemagne) repousse les limites de la photographie, de la création d'images et de l'exposition depuis la fin des années 1980. À travers sa pratique, Wolfgang Tillmans milite — entre autres — pour les droits des personnes LGBTQIA+, les luttes antiracistes et l'accès au logement, tout en menant des recherches sur les qualités matérielles de la photographie et des expérimentations abstraites. Après avoir étudié au Bournemouth and Poole College of Art and Design en Angleterre, il se fait connaître avec ses photographies à la fois documentaires et sensibles de la jeunesse locale, capturant l'énergie des scènes alternatives, les raves, les corps

et leurs mouvements. Il brosse le portrait d'une génération traversée par les bouleversements sociaux et politiques de la fin du 20^e siècle. À partir de 1998, il commence à exposer des œuvres abstraites réalisées uniquement en chambre noire, sans l'utilisation de négatifs. Son travail joue alors avec les frontières du visible, proposant de nouvelles façons de faire des images.

ROSEMARIE TROCKEL

Auteure d'une œuvre à la fois subtile et provocatrice, Rosemarie Trockel (née en 1952 à Schwerte, Allemagne) met en scène, souvent avec humour, la banalité et l'intimité. Usant de nombreux moyens dont le dessin — son mode d'expression privilégié —, la peinture, la sculpture et la vidéo, elle développe un travail singulier, subversif et féministe, qui a ouvert la voie à toute une génération d'artistes femmes. Cherchant à échapper aux normes, Rosemarie Trockel se passionne pour la thématique de la métamorphose et de la mutation pour témoigner de l'instabilité des conventions sociales. L'artiste aime à créer de nouvelles formes et de nouveaux possibles dans ses installations en détournant des symboles politiques et sociaux.

BILL VIOLA

Originaire de New York, Bill Viola (1951-2024) est une figure majeure de l'art vidéo formée à l'université de Syracuse au sein de l'Experimental Studio, un département développé en marge des enseignements plus traditionnels. Au cours de sa carrière, il réalise des installations vidéo architecturales, des films, et travaille au contact de la musique — médium qui occupe une place à part entière dans son travail. Il est l'auteur d'une œuvre conciliant intime et monumental, théâtralité et spiritualité. Privilégiant les thèmes tels que la vie, la mort, les éléments (tel que le feu et l'eau) ou le rêve, l'artiste américain a élaboré depuis le début des années 1970 un style emblématique. Sollicitant l'œil, l'oreille et le corps entier, les installations de Bill Viola envahissent l'espace et suggèrent de nouvelles mythologies. Elles immergent le spectateur dans une expérience entière, sensorielle et métaphysique.

DANH VÕ

Danh Võ (né en 1975 à Bà Rịa, Vietnam) réalise des installations qui interrogent les notions d'identité, d'exil, d'histoire coloniale et de mémoire collective. À l'âge de quatre ans, il fuit son pays avec sa famille à bord d'un radeau de fortune. Recueillis par un cargo danois, ils trouvent refuge au Danemark — un épisode fondateur qui marque profondément sa pratique artistique. La plupart de ses projets reposent sur des accumulations matérielles, qui juxtaposent éléments autobiographiques et références historiques — comme des souvenirs, des photographies, des lettres ou des documents liés à la guerre du Vietnam. Danh Võ souligne ainsi la complexité des héritages culturels et des mémoires individuelles comme collectives dans un monde façonné par les déplacements et les conflits.

MARY WIGMAN

Danseuse et chorégraphe allemande, Mary Wigman (1886-1973) découvre la danse à l'âge adulte après des

études de musique et un intérêt pour la gymnastique. Elle devient l'élève du chorégraphe Rudolf von Laban, théoricien de la danse moderne, qui orientera définitivement sa carrière. Elle développe alors sa propre théorie du mouvement, dansant souvent sans musique ou sur des percussions uniquement. Mary Wigman s'affranchit de l'idée de grâce et revendique une danse expressionniste, rompant avec les canons esthétiques du ballet pour ouvrir la voie à une expression plus libre. Ses chorégraphies s'inspirent de thèmes existentiels — la souffrance, la guerre, la mort, l'extase — qu'elle interprète avec une gestuelle intense et dramatique. Son solo emblématique *Hexentanz (La danse de la sorcière)*, créé en 1914 et repris plusieurs fois, est considéré comme une œuvre fondatrice de la danse moderne allemande. En 1920, elle fonde sa propre école de danse à Dresde, qui devient un centre du mouvement expressionniste. L'école fermera pendant la période nazie, puis rouvrira à Leipzig après la guerre, formant une nouvelle génération de danseurs, danseuses et chorégraphes.

Évènement

RENAUD AUGUSTE-DORMEUIL



Renaud Auguste-Dormeuil, *I Will Keep A Light Burning* _ Centre Pompidou, Paris _ Ciel du 17 mai 2114, performance réalisée le 17 mai 2014.
Photo: Renaud Auguste-Dormeuil. Courtesy de l'artiste & Galerie In Situ – fabienne leclerc, Grand Paris.

À l'occasion de la Nuit européenne des musées qui se tiendra le 23 mai 2026, l'artiste français **Renaud Auguste-Dormeuil** (né en 1968) réactivera son installation *I Will Keep A Light Burning*. Sous la coupole vitrée de la Rotonde de la Bourse de Commerce transformée en observatoire céleste, il donne ainsi corps aux lignes du ciel de demain. Allumées au fil de la soirée, des bougies font peu à peu apparaître une constellation du futur, en un immense cercle matérialisant l'invisible, la carte du ciel de Paris dans 100 ans. Le temps d'une nuit, à mesure que les milliers de bougies s'allument et s'éteignent, le passé, le présent et le futur s'entremêlent.

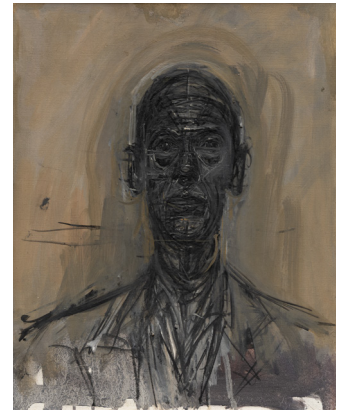
Visuels presse



01



02



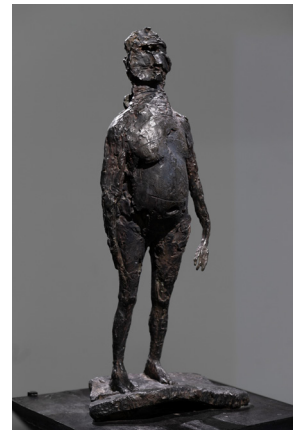
03



04



05



06



07



08

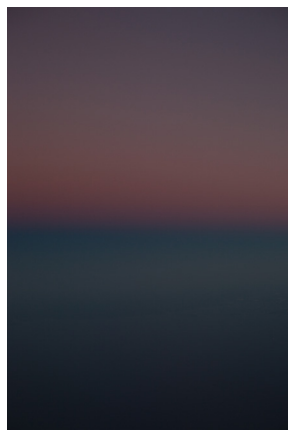
[01] Victor Man, *Titiriteros*, 2023, huile sur carton, 60×84 cm, Pinault Collection. © Victor Man © Adagp, Paris, 2026. Photo: def image.
 [02] Laura Lamiel, *___ puis un saut* (détail), 2025-2026, briques en acier émaillé, os d'oiseaux, fluo, objets issus de la collection de l'artiste, dimensions variables.
 [03] Alberto Giacometti, *Portrait de Pierre Josse*, 1950, huile sur toile, 41×33 cm, Pinault Collection. © Succession Alberto Giacometti / Adagp, Paris, 2026. Photo: Nicolas Brasseur.
 [04] Bruce Nauman, *3 Heads Fountain (3 Andrews)* (détail), 2005, résine époxy, fibre de verre, câble métallique, tubes en plastique, pompe à eau, bassin en bois, revêtement en caoutchouc pour bassin, 25,4×53,3×53,3 cm (sculpture) / 20,3×365,8×365,8 cm (bassin). Pinault Collection. © Bruce Nauman / Adagp, Paris, 2026. Photo: Tom Van Eynde.
 [05] Alina Szapocznikow, *Filozof*, 1965, bronze, fonte de 2022, 137×25×31 cm. Pinault Collection. © Adagp, Paris, 2026. Courtesy The Estate of Alina Szapocznikow | Galerie Loevenbruck (Paris) | Hauser & Wirth. Photo: Fabrice Gousset.
 [06] Germaine Richier, *Le Pentacle*, 1954, bronze patiné foncé, 80×36×23 cm. Pinault Collection. © Adagp, Paris, 2026.
 [07] Saodat Ismailova, *Melted into the Sun*, 2024, vidéo monocal, couleur, son 5.1, 40 min. Courtesy de l'artiste.
 [08] Pierre Huyghe, *Camata*, 2024, robotique alimentée par apprentissage automatique, film autogénéré, édité en temps réel par des algorithmes d'apprentissage automatique, son, capteurs. Pinault Collection. © Adagp, Paris, 2026.



09



10



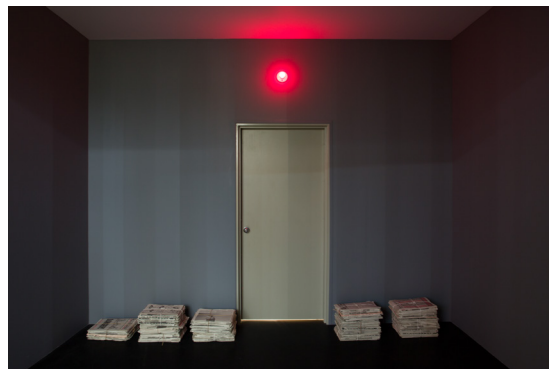
11



12



13

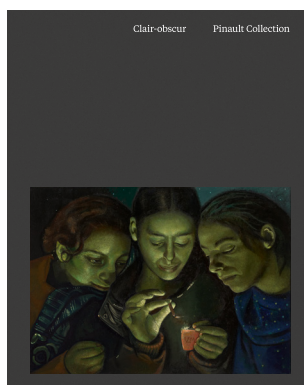


14

[09] Alina Szapocznikow, *Sculpture-Lampe XII*, c. 1970, résine de polyester colorée, ampoule, câble d'alimentation, 63,5×35,6×19,7 cm. Pinault Collection. © Adagp, Paris, 2026. [10] Louis Soutter, *Crépuscule du gangster*, 1937-1942, encre et gouache sur papier, 93,5×76,7×3 cm (avec cadre). Pinault Collection. Photo: Jochen Littkeman, Berlin. [11] Wolfgang Tillmans, *Tag/Nacht II b*, 2010. Pinault Collection. Courtesy Galerie Buchholz. [12] Bill Viola, *Fire Woman*, 2005, installation vidéo / sonore: projection vidéo haute définition couleur; quatre canaux audio avec caisson de basses (4.1), 580×326 cm (écran), 11 min. 12 sec. Pinault Collection. [13] Sigmar Polke, *Axial Age* (détail), 2005-2007, 9 panneaux, résine artificielle, pigment sec sur tissu, élément: *Deucalion's Flood*, 2007, 480×900 cm. Pinault Collection. © The Estate of Sigmar Polke, Cologne / Adagp, Paris, 2026. [14] Robert Gober, *Door with Lightbulb*, 1992, papier, ficelle, métal, ampoules électriques, 244×305×81 cm. Pinault Collection. Photo: Lise Gaudaire. Vue de l'exposition « Forever Sixties, l'esprit des années 1960 dans la Collection Pinault », Couvent des Jacobins, Rennes (France), 2023.

Autour de l'exposition

PUBLICATIONS



Catalogue de l'exposition

Clair-obscur

Sous la direction d'Emma Lavigne

Avec les textes et essais de Tristan Bera, Alexandra Bordes, Bice Curiger, Anne-Marie Duguet, Patricia Falguières, Nicolas-Xavier Ferrand, Jean-Marie Gallais et Emma Lavigne.

Coédition Pinault Collection & Éditions Dilecta

256 pages, 49€



Leporello

Laura Lamiel

Avec un texte d'Emma Lavigne.

Coédition Pinault Collection & Éditions Dilecta

60 pages, 36€

INFORMATIONS PRATIQUES

Bourse de Commerce — Pinault Collection

2, rue de Viarmes, 75001 Paris (France)

Tel +33 (0)1 55 04 60 60

www.boursedecommerce.fr

Ouverture tous les jours (sauf le mardi), de 11h à 19h et en nocturne le vendredi, jusqu'à 21h.

— Plein tarif 15 €

— Tarif réduit 10 € (pour les 18-26 ans, les étudiants, les enseignants, les conférenciers et les demandeurs d'emploi)

— Demi-tarif: Adhérents Super Cercle avant 16h

— Gratuité: Chaque premier samedi du mois, de 17h à 21h, et tous les jours pour les moins de 18 ans, les possesseurs de la carte Membership Pinault Collection, les adhérents Super Cercle après 16h, les bénéficiaires des minimas sociaux, les personnes en situation de handicap ou invalides de guerre et leur accompagnateur, les journalistes, les membres de l'AICA, les conférenciers accrédités par la Bourse de Commerce, les artistes adhérents de la Maison des Artistes ou de l'atelier des artistes en exil, les demandeurs d'asile et réfugiés, les enseignants en arts visuels, les enseignants préparant une visite scolaire et les détenteurs d'une des cartes ICOM ou ICOMOS.

Membership: une carte, trois musées

— Membership Solo 1 an: 39 €

— Membership Duo 1 an: 64 €

Accès illimité et prioritaire pendant un an à la Bourse de Commerce (Paris), au Palazzo Grassi (Venise), à la Punta della Dogana (Venise) et aux expositions hors les murs de Pinault Collection. La carte Membership permet d'avoir accès à de nombreux avantages indiqués sur le site Internet: www.pinaultcollection.com/fr/membership

Super Cercle, la carte gratuite des 18-26 ans

Accès gratuit, tous les jours après 16h, à la Bourse de Commerce (Paris), au Palazzo Grassi (Venise), à la Punta della Dogana (Venise) et aux expositions hors les murs de Pinault Collection. La carte Super Cercle permet d'avoir accès à de nombreux avantages indiqués sur le site Internet: www.pinaultcollection.com/fr/boursedecommerce/publics/super-cercle

MÉDIATION

— Toutes les demi heures, une visite éclairage de 20 minutes est proposée pour explorer les expositions en cours et l'architecture de la Bourse de Commerce. En accès libre, sans réservation.

— Des conférenciers-médiateurs sont à la disposition du public dans les salles d'exposition.

— L'app en ligne propose des contenus audios sur l'histoire du bâtiment et les expositions en cours.

ACTIVITÉS JEUNE PUBLIC

À la Bourse de Commerce, l'art se regarde à hauteur d'enfant: durant toute l'exposition, plusieurs outils et activités sont proposés pour accompagner les familles et les enfants de 6 à 12 ans dans leur découverte de « Clair-obscur ».

Un livret d'activités

Explorez l'exposition en suivant un parcours ludique à travers les œuvres.

Gratuit, disponible sur place ou en téléchargement en ligne.

Un espace dédié

Rendez-vous au Mini Salon, un espace en accès libre avec des jeux, livres et autres activités en libre accès pour les petits et les grands. Pour l'exposition « Clair-obscur », le Mini Salon se métamorphose en mini caverne créative invitant à expérimenter différentes techniques permettant l'apparition des images en jouant avec la lumière: touchez, dessinez, grattez... révélez!

Tous les jours. Gratuit, sans réservation.

Des visites en famille pour se laisser guider

« Abracadabra ! »

Les artistes jouent aux alchimistes : ils s'intéressent aux quatre éléments — le feu, l'eau, l'air et la terre — et utilisent des matériaux étonnants (charbon, pierres précieuses, objets, microbes) pour créer des œuvres qui jouent de la métamorphose et interrogent notre regard. Accompagnés par un médiateur, enfants et adultes parcourent l'exposition « Clair-obscur » en participant à des jeux d'observation et de manipulation. Peintures, sculptures, installations, vidéos et photographies se révèlent autrement sous nos yeux : un personnage devient une créature étrange, un objet du quotidien semble revenir tout droit d'un monde fantastique, une lumière fait apparaître ou disparaître une forme. Ici, rien n'est tout à fait ce que l'on croit voir...

À partir du mercredi 4 mars et jusqu'au 24 août. Tous les dimanches à 11h15 et tous les jours à 16h pendant les vacances scolaires. Durée : 1h. Tarif : billet d'entrée + 5€ par participant (enfants et adultes) / gratuit avec la carte Membership Pinault Collection.

Des ateliers pour s'amuser

« Le grand théâtre des chimères »

Dans le cadre de l'exposition « Clair-obscur », cet atelier invite les enfants et leurs parents à plonger dans l'univers étrange et poétique de l'artiste américain Robert Gober.

Accompagnées d'un médiateur, les familles arpentent les salles d'exposition à la chasse aux chimères, puis elles imaginent et façonnent à leur tour des créatures. Les participants rejoignent ensuite le Grand Atelier pour mettre leurs créations en scène dans un théâtre qui dévoilera tout son potentiel fantastique grâce à l'expérimentation de jeux d'ombres et de lumière.

À partir du samedi 28 mars et jusqu'au 4 juillet. Un samedi par mois à 11h15 et à 15h.

Durée : 1h30. Tarif : billet d'entrée + 7€ par participant (enfants et adultes).

Annexes

PINAULT COLLECTION

Le collectionneur

Amateur d'art, François Pinault est l'un des plus importants collectionneurs d'art contemporain au monde. La collection qu'il réunit depuis plus de cinquante ans constitue aujourd'hui un ensemble de plus de 10 000 œuvres, représentant tout particulièrement l'art des années 1960 à nos jours. Son projet culturel s'est construit avec la volonté de partager sa passion pour l'art de son temps avec le plus grand nombre. Il s'illustre par un engagement durable envers les artistes et une exploration continue des nouveaux territoires de la création. Depuis 2006, le projet culturel de François Pinault est orienté autour de trois axes : une activité muséale, un programme d'expositions hors les murs et des initiatives de soutien aux créateurs ainsi que de promotion de l'histoire de l'art moderne et contemporain.

Les musées

L'activité muséale de Pinault Collection s'est d'abord déployée sur deux sites d'exception à Venise : le Palazzo Grassi, acquis en 2005 et inauguré en 2006, la Punta della Dogana, ouverte en 2009, auxquels s'est ajouté le Teatrino, en 2013. En mai 2021, Pinault Collection a inauguré son nouveau musée de la Bourse de Commerce, à Paris, avec l'exposition inaugurale « Ouverture ». Ces quatre lieux ont été restaurés et aménagés par l'architecte japonais Tadao Ando, lauréat du prix Pritzker. Dans les trois musées, les œuvres de la Collection Pinault font l'objet d'accrochages monographiques ou thématiques, régulièrement renouvelés. Toutes les expositions impliquent activement les artistes, invités à créer des œuvres *in situ* ou à réaliser des commandes spécifiques. Par ailleurs, les musées déploient un important programme culturel et pédagogique, dans le cadre de partenariats noués avec des institutions ou universités locales et internationales.

La programmation hors les murs

Par-delà Venise et Paris, les œuvres de la Collection Pinault font régulièrement l'objet d'expositions à travers le monde : Paris, Monaco, Séoul, Lille, Dinard, Dunkerque, Essen, Stockholm, Rennes, Beyrouth ou encore Marseille. Sollicité par des institutions publiques et privées du monde entier, Pinault Collection mène également une politique soutenue de prêts de ses œuvres et d'acquisitions conjointes avec d'autres grands acteurs de l'art contemporain.

La résidence de Lens

Installée dans un presbytère désaffecté, réaménagé par Lucie Niney et Thibault Marca de l'agence NeM, la résidence d'artistes de Pinault Collection a été inaugurée en décembre 2015. Lieu de vie et de production, elle permet d'offrir un cadre et un temps à la pratique artistique dans un lieu équipé pour la création. Le choix des résidents qui bénéficient alors d'une bourse mensuelle procède de la délibération d'un comité de sélection comptant des représentants de Pinault Collection, de la Direction régionale des affaires culturelles des Hauts-de-France, du Frac Grand Large, Fresnoy — Studio national des arts contemporains, du Louvre-Lens et du LaM. En 2025-2026, la résidence accueille l'artiste Anhar Salem.

Le prix Pierre Daix

En hommage à son ami l'historien Pierre Daix, disparu en 2014, François Pinault a créé en 2015 un prix éponyme qui distingue chaque année un ouvrage d'histoire de l'art moderne ou contemporain. Le prix Pierre Daix a déjà été décerné à Elvan Zabunyan (2025), Éric de Chasse (2024), Paula Barreiro López (2023), Jérémie Koering (2022), Germain Viatte (2021), Pascal Rousseau (2020), Rémi Labrusse (2019), Pierre Wat (2018), Elisabeth Lebovici (2017), Maurice Fréruchet (2016) ainsi qu'Yve-Alain Bois et Marie-Anne Lescourret (2015). En 2025, François Pinault a créé parallèlement la bourse Pierre Daix destinée à soutenir et accompagner l'écriture de jeunes historiens de l'art. Pour sa première édition en 2025, elle est revenue à la chercheuse Clara Royer.

LES EXPOSITIONS DE LA COLLECTION PINAULT

DANS LES MUSÉES DE PINAULT COLLECTION

«Minimal»

Commissaire : Jessica Morgan
Bourse de Commerce, Paris
08.10.2025–19.01.2026

«Lygia Pape. Tisser l'espace»

Commissaires : Emma Lavigne
et Alexandra Bordes
Bourse de Commerce, Paris
10.09.2025 — 26.01.2026

«Corps et âmes»

Commissaire : Emma Lavigne
Bourse de Commerce, Paris
05.03–25.08.2025

«Arte Povera»

Commissaire :
Carolyn Christov-Bakargiev
Bourse de Commerce, Paris
09.10.2024–20.01.2025

«Thomas Schütte»

Commissaires : Camille Morineau
et Jean-Marie Gallais
Punta della Dogana, Venise
06.04–23.11.2025

«Tatiana Trouvé»

Commissaires : James Lingwood
et Caroline Bourgeois
Palazzo Grassi, Venise
06.04.2024–04.01.2026

«Kimsooja. To Breathe — Constellation»

Commissaire : Emma Lavigne
Bourse de Commerce, Paris
13.03–23.09.2024

«Le monde comme il va»

Commissaire : Jean-Marie Gallais
Bourse de Commerce, Paris
20.03–02.09.2024

«Pierre Huyghe. Liminal»

Commissaire : Anne Stenne
Punta della Dogana, Venise
17.03–24.11.2024

«Julie Mehretu. Ensemble»

Commissaires : Caroline Bourgeois
en collaboration avec Julie Mehretu
Palazzo Grassi, Venise
17.03.2024–06.01.2025

«Mike Kelley. Ghost and Spirit»

Commissaire : Jean-Marie Gallais
Bourse de Commerce, Paris
13.10.2023–19.02.2024

«Lee Lozano. Strike»

Commissaires : Sarah Cosulich
et Lucrezia Calabrò Visconti
Bourse de Commerce, Paris
20.09.2023–22.01.2024

«Mira Schor. Moon Room»

Commissaire : Alexandra Bordes
Bourse de Commerce, Paris
20.09.2023–22.01.2024

«Ser Serpas. I fear (j'ai peur)»

Commissaire : Caroline Bourgeois
Bourse de Commerce, Paris
20.09.2023–22.01.2024

«Tacita Dean. Geography Biography»

Commissaire : Emma Lavigne
Bourse de Commerce, Paris
24.05–18.09.23

«Icônes»

Commissaires : Emma Lavigne
et Bruno Racine
Punta della Dogana, Venise
02.04–26.11.2023

«CHRONORAMA»

Commissaire : Matthieu Humery
Palazzo Grassi, Venise
12.03.2023–07.01.2024

«Avant l'orage»

Commissaires : Emma Lavigne
avec Nicolas-Xavier Ferrand
Bourse de Commerce, Paris
08.02–11.09.2023

«Une seconde d'éternité»

Commissaire : Emma Lavigne
Bourse de Commerce, Paris
22.06.22–16.01.2023

«Felix Gonzalez-Torres et Roni Horn»

Commissaire : Caroline Bourgeois
en collaboration avec Roni Horn
Bourse de Commerce, Paris
04.04–26.09.22

«Marlene Dumas. open-end»

Commissaire : Caroline Bourgeois
en collaboration avec Marlene Dumas
Palazzo Grassi, Venise
27.03.22–8.01.23

«Bruce Nauman. Contrapposto Studies»

Commissaires : Carlos Basualdo
et Caroline Bourgeois en
collaboration avec Bruce Nauman
Punta della Dogana, Venise
23.05.21–27.11.22

«Charles Ray»

Commissaire : Caroline Bourgeois
en collaboration avec Charles Ray
Bourse de Commerce, Paris
16.02–06.06.22

«HYPERVENEZIA»

Commissaire : Matthieu Humery
Palazzo Grassi, Venise
05.09.21–9.01.22

«Ouverture»

Commissaire : François Pinault
Bourse de Commerce, Paris
22.05.21–17.01.22

«Untitled, 2020»

Commissaires : Caroline Bourgeois,
Muna El Fitri et Thomas Houseago
Punta della Dogana, Venise
11.07–13.12.20

«Henri Cartier-Bresson. Le Grand Jeu»

Commissaires : Matthieu Humery,
Sylvie Aubenas, Javier Cercas,
Annie Leibovitz, François Pinault,
Wim Wenders
Palazzo Grassi, Venise
11.07.20–20.03.21

«Youssef Nabil. Once Upon a Dream»

Commissaires : Jean-Jacques
Aillagon et Matthieu Humery
Palazzo Grassi, Venise
11.07.20–20.03.21

«Luc Tuymans. La Pelle»

Commissaire : Caroline Bourgeois
Palazzo Grassi, Venise
24.03.19–6.01.20

«Luogo e Segni»

Commissaires : Mouna Mekouar
et Martin Bethenod
Punta della Dogana, Venise
24.03–15.12.19

**«Albert Oehlen.
Cows by the Water»**

Commissaire : Caroline Bourgeois
Palazzo Grassi, Venise
08.04.18–06.01.19

«Dancing with Myself»

Commissaires : Martin Bethenod
et Florian Ebner
Punta della Dogana, Venise
08.04–16.12.18

**«Damien Hirst. Treasures from
the Wreck of the Unbelievable»**

Commissaire : Elena Geuna
Punta della Dogana et Palazzo
Grassi, Venise
09.04–03.12.17

«Accrochage»

Commissaire : Caroline Bourgeois
Punta della Dogana, Venise
17.04–20.11.16

«Sigmar Polke»

Commissaires : Elena Geuna
et Guy Tosatto
Palazzo Grassi, Venise
17.04–06.11.16

«Slip of the Tongue»

Commissaires : Danh Vo
et Caroline Bourgeois
Punta della Dogana, Venise
12.04.15–10.01.16

«Martial Raysse»

Commissaire : Martial Raysse
en collaboration avec
Caroline Bourgeois
Palazzo Grassi, Venise
12.04–30.11.15

«L'Illusion des lumières»

Commissaire : Caroline Bourgeois
Palazzo Grassi, Venise
13.04.14–6.01.15

«Irving Penn. Resonance»

Commissaires : Pierre Apraxine
et Matthieu Humery
Palazzo Grassi, Venise
13.04.14–6.01.15

«Prima Materia»

Commissaires : Caroline Bourgeois
et Michael Govan
Punta della Dogana, Venise
30.05.13–15.02.15

«Rudolf Stingel»

Commissaire : Rudolf Stingel
en collaboration avec Elena Geuna
Palazzo Grassi, Venise
07.04.13–06.01.14

«Paroles des images»

Commissaire : Caroline Bourgeois
Palazzo Grassi, Venise
30.08.12–13.01.13

«Madame Fisscher»

Commissaires : Urs Fischer
et Caroline Bourgeois
Palazzo Grassi, Venise
15.04–15.07.12

«Le Monde vous appartient»

Commissaire : Caroline Bourgeois
Palazzo Grassi, Venise
02.06.11–21.02.12

«Éloge du doute»

Commissaire : Caroline Bourgeois
Punta della Dogana, Venise
10.04.11–17.03.13

**«Mapping the Studio:
Artists from the François Pinault
Collection»**

Commissaires : Francesco Bonami
et Alison Gingeras
Punta della Dogana
et Palazzo Grassi, Venise
06.06.09–10.04.11

**«Italics. Art italien entre
tradition et révolution,
1968-2008»**

Commissaire : Francesco Bonami
Palazzo Grassi, Venise
27.09.08–22.03.09

**«Rome et les barbares. La
naissance d'un nouveau monde»**

Commissaire : Jean-Jacques Aillagon
Palazzo Grassi, Venise
26.01–20.07.08

**«Sequence 1–Peinture
et sculpture dans la Collection
François Pinault»**

Commissaire : Alison Gingeras
Palazzo Grassi, Venise
05.05–11.11.07

**«Picasso, la joie de vivre.
1945-1948»**

Commissaire : Jean-Louis Andral
Palazzo Grassi, Venise
11.11.06–11.03.07

**«La Collection François Pinault:
une sélection Post-Pop»**

Commissaire : Alison Gingeras
Palazzo Grassi, Venise
11.11.06–11.03.07

«Where Are We Going?»

**Un choix d'œuvres de la
Collection François Pinault»**

Commissaire : Alison Gingeras
Palazzo Grassi, Venise
29.04–01.10.06

HORS LES MURS

«Les yeux dans les yeux»

Commissaire : Jean-Marie Gallais
Couvent des Jacobins, Rennes
14.06–14.09.2025

«Eye Contact: An Invitation to the Pinault Collection»

Commissaire : Jean-Marie Gallais
Christie's Los Angeles
12.02 – 04.04.2025

«Portrait of a Collection»

Commissaire : Caroline Bourgeois
SongEun Art Space, Séoul
04.09–23.11.2024

«Bruce Nauman»

Commissaire : Caroline Bourgeois
Tai Kwun, Hong Kong
14.05–18.08.2024

«CHRONORAMA»

Commissaire : Matthieu Humery
Fondation Helmut Newton, Berlin
15.02–19.05.2024

«Irving Penn. Portraits d'artistes»

Commissaires : Matthieu Humery
et Lola Regard
Villa Les Roches Brunes, Dinard
11.06–01.10.2023

«Forever Sixties»

Commissaires : Emma Lavigne
et Tristan Bera
Couvent des Jacobins, Rennes
10.06.2023–10.09.2023

«Jusque-là»

Commissaires : Caroline Bourgeois
et Pascale Pronnier,
en collaboration avec
Enrique Ramírez
Le Fresnoy–Studio national des arts
contemporains, Tourcoing
04.02–30.04.22

«Au-delà de la couleur.

Le noir et le blanc dans la Collection Pinault»

Commissaire : Jean-Jacques Aillagon
Couvent des Jacobins, Rennes
12.06–29.08.21

«Jeff Koons Mucem.

Œuvres de la Collection Pinault»

Commissaires : Elena Geuna
et Émilie Girard
Mucem, Marseille
19.05–18.10.21

«Henri Cartier-Bresson. Le Grand Jeu»

Commissaire : Matthieu Humery
BnF François-Mitterrand, Paris
19.05–22.08.21

«So British !»

Commissaires : Sylvain Amic
et Joanne Snrech
Musée des Beaux-Arts de Rouen
5.06.19–11.05.20

«Irving Penn.

Untroubled–Works from the Pinault Collection»

Commissaire : Matthieu Humery
Mina Image Centre, Beyrouth
16.01–28.04.19

«Debout !»

Commissaire : Caroline Bourgeois
Couvent des Jacobins, Rennes
23.06–09.09.18

«Irving Penn. Resonance»

Commissaire : Matthieu Humery
Fotografiska Museet, Stockholm
16.06–17.09.17

«Dancing with Myself.

Self-portrait and Self-invention»

Commissaires : Martin Bethenod,
Florian Ebner et Anna Fricke
Museum Folkwang, Essen
07.10.16–15.01.17

«Art Lovers. Histoires d'art dans la Collection Pinault»

Commissaire : Martin Bethenod
Grimaldi Forum, Monaco
12.07–07.09.14

«À triple tour»

Commissaire : Caroline Bourgeois
Conciergerie, Paris
21.10.13–06.01.14

«L'Art à l'épreuve du monde»

Commissaire : Jean-Jacques Aillagon
Dépoland, Dunkerque
06.07–06.10.13

«Agony and Ecstasy»

Commissaire : Francesca
Amfitheatrof
SongEun Foundation, Séoul
03.09–19.11.11

«Qui a peur des artistes?»

Commissaire : Caroline Bourgeois
Palais des Arts, Dinard
14.06–13.09.09

«Un certain état du monde?»

Commissaire : Caroline Bourgeois
Garage Center for Contemporary
Culture, Moscou
19.03–14.06.09

«Passage du temps»

Commissaire : Caroline Bourgeois
Tri Postal, Lille
16.10.07–01.01.08

PINAULT COLLECTION

François Pinault,
président d'honneur

Guillaume Cerutti,
président

Emma Lavigne,
directrice générale et conservatrice générale
de la Collection Pinault

Suivez l'actualité de Pinault Collection
sur ses réseaux sociaux :



2, rue de Viarmes
75001 Paris

Ouverture du lundi au dimanche de 11h à 19h
Fermeture le mardi
Nocturne jusqu'à 21h le vendredi
01 55 04 60 60
info.boursedecommerce@pinaultcollection.com

Pinault Collection